

THE UNIVERSITY OF MANITOBA

LA PEINTURE DE L'HOMME DANS L'OEUVRE
ROMANESQUE DE MADAME DE LAFAYETTE

by

Nancy Latocki

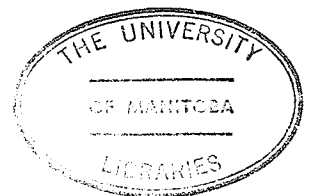
A THESIS

SUBMITTED TO THE FACULTY OF GRADUATE STUDIES
IN PARTIAL FULFILMENT OF THE REQUIREMENTS FOR THE DEGREE
OF MASTER OF ARTS

DEPARTMENT OF ROMANCE LANGUAGES

WINNIPEG, MANITOBA

October, 1973



à Dr. W. T. Gairdner

TABLE DES MATIERES

CHAPITRE	PAGE
INTRODUCTION	1
I. <u>LES MARIS</u>	20
HENRI II	21
LE PRINCE DE CLEVES	26
LE COMTE DE TENDE.	38
LE PRINCE DE MONTPENSIER	43
DON GARCIE	49
II. <u>LES AMANTS</u>	57
LE DUC DE NEMOURS	59
LE DUC DE GUISE	68
LE DUC D'ANJOU	73
LE VIDAME DE CHARTRES.	76
LE CHEVALIER DE NAVARRE	81
LE COMTE DE SANCERRE	84
LE COMTE DE CHABANES	87
ALPHONSE	93
ALAMIR	99
CONSALVE	106
CONCLUSION	117
BIBLIOGRAPHIE	123

INTRODUCTION

Au XVII^e siècle, sous l'influence des salons, la littérature romanesque française semblait être marquée par une tentation de réformer les moeurs libres et grossières de la cour. Elle se voulait

une école de politesse pour l'honnête homme, et cette politesse se présentait sous des aspects bien différents: la politesse délicate mais idyllique de l'Astrée, en passant par la politesse empanachée des romans de La Calprenède, pour arriver à la politesse intarissable et minutieuse du Cyrus et de la Clélie. Le but de chaque romancier était d'instruire en respectant les bienséances et en divertissant. ¹

Au début du siècle, le vieux roman de chevalerie a passé de mode et le roman pastoral lui a succédé. Le chef-d'oeuvre de ce genre, c'est l'Astrée [4 vol., (1607-24)] d'Honoré d'Urfé, gros roman de plus de cinq mille pages où gravitent des dizaines de personnages dont les intrigues se mêlent et nous intéressent tour à tour. D'Urfé nous présente, dans un décor bucolique, des bergers et des bergères raffinés, élégamment vêtus, qui passent leurs jours à aimer, à discuter des problèmes sentimentaux et à se conter des histoires galantes. C'est une représentation littéraire du milieu, des moeurs et des pensées des salons précieux. Ce roman se compose

¹Christiane Achour, "Tradition française et influence hispano-mauresque dans Zaïde de Mme de Lafayette," Cahiers algériens de littérature comparée, no. 2 (1967), p. 40.

de quarante-cinq histoires qui, réparties en quatre volumes, introduisent une variété d'aventures, d'intrigues, de duels, de batailles, d'évasions et de déguisements. Le roman a de graves défauts à cause de sa longueur, de ses lenteurs, de ses digressions superflues et de ses conversations interminables. Mais sa réussite est d'avoir marqué la sensibilité du XVII^e siècle. Charles Perrault dans les Hommes illustres (1696-1700) et Segrais dans le Segraisiana insistent sur la variété et la finesse de la psychologie d'Urfé: "... sa prose est admirable, dit Segrais, par les sentiments d'amour dans lesquels il avoit pénétré plus que personne n'avoit jamais fait."² Dans l'étude de l'amour et des sentiments, l'Astrée apporte une pénétration et une variété remarquables. Elle offre une galerie nombreuse d'amoureux qui incarnent un aspect particulier de ce sentiment. Ainsi, derrière la fiction pastorale, l'Astrée est un roman d'analyse qui nous offre de subtiles observations psychologiques:

... l'important, c'est qu'il ait songé à donner des caractères, à suivre des sentiments, à marquer des nuances, des actions, des progrès. Il est remarquable que dans le matériel de la pastorale il a laissé toutes les machines qui servent à faire des changements à vue de passions, à créer ou détruire l'amour instantanément. Il a abandonné les amants aux lois naturelles de l'amour. Il ne leur a point attribué un platonisme incroyable. ³

²Maurice Magendie, L'Astrée d'Honoré d'Urfé (Paris: Société française d'Éditions littéraires et techniques, 1929), p. 126.

³Gustave Lanson, Histoire de la littérature française (Paris: Librairie Hachette, 1951), p. 375.

Le roman pastoral est, à son tour, supplanté par le roman historique, héroïque et galant. La Calprenède (Cleopâtre, 12 vol., 1648), Gomberville (Polexandre, 10 vol.) et Madeleine de Scudéry [Le Grand Cyrus (10 vol., 1649-1653) et Clélie (10 vol., 1654-1661)], sont parmi les auteurs les plus célèbres et les plus populaires. Mais la véritable héritière des traditions et des succès de l'Astrée est Mlle de Scudéry qui règne sur les romans de galanterie. Négligeant toute vraisemblance historique dans ses romans, elle transporte dans l'antiquité (Perse, Rome, Espagne) la vie de salon du XVII^e siècle, les personnages célèbres, les événements contemporains, la galanterie et les conversations mondaines. Ces quelques mots évoquent le climat des préférences littéraires dans les salons où Mlle de Scudéry s'est formée--la manie des romans à clef et la passion pour les portraits (le genre psychologique par excellence). Par exemple, dans Le Grand Cyrus, tout l'entourage de Mlle de Scudéry, toute la belle société de l'Hôtel de Rambouillet défile sous des noms "persans" (y compris la romancière elle-même sous le nom de "Sapho"). Les personnages de la société où vivait Mlle de Scudéry aimaient à se reconnaître dans les héros de ses romans. Ils étaient flattés de s'y retrouver. Comme l'explique le comte d'Haussonville:

"... c'était une sorte de jeu de société de deviner quels étaient parmi les seigneurs ou les dames de la cour ceux qu'elle avait voulu peindre."⁴ Mais il faut souligner que

⁴Gabriel Haussonville, Madame de Lafayette (Paris: Hachette, 1896), p. 164.

même si les romans de Mlle de Scudéry contiennent en effet quelques portraits plus ou moins ressemblants aux plus illustres personnages de son temps, l'auteur ne se pique point d'exactitude ni même de vraisemblance dans les moeurs qu'elle leur prête:

Le langage qu'elle leur fait tenir est de pure convention: il n'est d'aucun temps et d'aucun pays, et ne ressemble pas plus à celui des courtisans de Louis XIII et d'Anne d'Autriche qu'à celui de Cyrus ou de Clélie. en personne. 5

Un des principaux soucis des romans précieux est l'analyse de l'amour courtois et platonique qui s'accompagne de coquetterie. Les précieuses aimaient la galanterie, l'amour romanesque dont les longueurs permettent de savourer les nuances de sentiment. Le Grand Cyrus de Mlle de Scudéry témoigne bien de ce fait. C'est un roman où la psychologie sentimentale domine tous les épisodes. A l'égard de la peinture des sentiments Mlle de Scudéry se flatte elle-même de la variété, de la vérité, et de la profondeur de ses analyses:

(Sapho) exprime si délicatement les sentiments les plus difficiles à exprimer et elle sait si bien faire l'anatomie d'un coeur amoureux, s'il est permis de parler ainsi, qu'elle en sait décrire exactement toutes les jalousies, toutes les inquiétudes, toutes les impatiences, toutes les joies, tous les dégoûts, tous les murmures, tous les désespoirs, toutes les espérances, toutes les révoltes et tous ces sentiments tumultueux qui ne sont jamais bien connus que de ceux qui les sentent ou qui les ont sentis. 6

⁵Loc. cit.

⁶Cité dans André Lagarde et Laurent Michard, XVII^e Siècle (Paris: Les Editions Bordas, 1970), p. 73.

Tels étaient donc les genres à la mode au début du XVII^e siècle--romans d'aventures peu soucieux de vraisemblance morale ou matérielle, où l'analyse sensible des problèmes sentimentaux et l'accent sur les portraits jouent un rôle singulier, et où le divertissement reste le but essentiel:

... qu'il soit chevaleresque, pastoral ou historique, le lecteur lui demande de ravir son imagination, d'entraîner son esprit loin du réel et du quotidien. Les intrigues sont compliquées; les aventures les plus dangereuses adviennent au même héros qui en sort toujours vainqueur. Les caractères sont fortement idéalisés: à partir d'un personnage connu, l'auteur forge un héros parfait; les défauts ordinaires n'ont pas de place dans ce monde idéalisé. 7

Cependant, dans la deuxième moitié du siècle, une réaction sourde se formait contre ce genre artificiel. Une transformation se produisit. On peut dire qu'en fait de romans, le goût public se partageait, bien que très inégalement, entre deux genres de romans très différents: "... la réaction contre le faux idéal littéraire et romanesque, où se complaisaient les précieuses, se traduisait en des oeuvres inspirées par un esprit tout différent de retour à la nature et à la vérité."⁸

De toutes les oeuvres tirées de ce qu'on pourrait appeler la veine naturaliste au XVII^e siècle, celle qui demeure la plus célèbre c'est le Roman bourgeois de Furetière. Celui-ci réagit consciemment contre les peintures artificielles des romans de Mlle de Scudéry. Le but essentiel de son roman est fondamentalement opposé à celui des romans

⁷Achour, op.cit., p. 40.

⁸Haussonville, op.cit., p. 161.

précieux et galants:

Je vous raconterai directement et avec fidélité plusieurs historiottes ou galanteries arrivées entre des personnes qui ne seront ni des héros ni des héroïnes, qui ne dresseront point d'armée, ni ne renverseront point de royaumes, mais qui seront de ces bonnes gens, de médiocre condition, qui vont tout doucement leur grand chemin, dont les uns seront beaux, les autres laids, les uns sages et les autres sots, et ceux-ci ont bien la mine de composer le plus grand nombre. 9

Ce sont en effet les moeurs de la plus petite bourgeoisie que Furetière nous peint:

Son roman se déroule dans les milieux bourgeois de la place Maubert: petites gens à la vie étriquée, avocats, plaideurs, écrivains faméliques, aventuriers, précieuses et pédantes. (...) Tout en nous contant les intrigues des prétendants à la main de Javotte, fille du procureur Vollichon, il nous peint le cadre et les moeurs de la vie bourgeoise avec un réalisme satirique. 10

Toutefois, il est coupable de certaines fautes qui lui vaudront de reproches sévères:

C'est un programme excellent, si l'on veut, surtout après la Cleopâtre et la Clélie. Mais contre la préciosité et le romanesque, Furetière réagira jusqu'à la platitude et la grossièreté. 11

On constate non seulement une évolution dans le goût du public vers un réalisme littéraire, mais aussi une autre transformation profonde, extérieure au fond, je veux dire une tendance à la brièveté:

Aux très longs romans en dix ou douze volumes, on tend à substituer non pas des romans en un ou deux volumes, mais des nouvelles qui ne dépassent pas 250

⁹Cité dans Lagarde et Michard, op.cit., p. 80.

¹⁰Loc. cit.

¹¹Henry Gaillard de Champris, Les écrivains classiques (Paris: J. de Gigord, 1934), p. 338.

pages, qui souvent n'atteignent pas 200 et même, assez souvent, n'en ont pas 100 (eg. les nouvelles de Préchac et de Le Noble). 12

Il faut ajouter que les romans plus courts qui paraissent désormais sont plus proches des nouvelles galantes que des romans proprement dits. Sainte-Beuve, parlant de la longueur des ouvrages de Mlle de Scudéry dans ses Causeries de Lundi, souligne le changement apporté par l'auteur que nous étudions:

Mme de Lafayette acheva de la réduire au rang des antiques vénérables en publiant ses deux petits romans Zaïde et surtout de La Princesse de Clèves où elle fit voir comment on pouvait être court, naturel et délicat. 13

Cette brève étude de l'histoire du roman français au XVII^e siècle nous a permis d'indiquer rapidement les genres à la mode au commencement du siècle et de faire le point sur la littérature romanesque dans la deuxième partie du siècle, au moment où Madame de Lafayette prenait pour la première fois la plume. Nous allons maintenant examiner quelle part revient à Mme de Lafayette dans les transformations que cette littérature allait subir. Nous allons examiner son rôle d'innovatrice.

Deux nouvelles, La Princesse de Montpensier (1662), La Comtesse de Tende (1724); deux romans, Zaïde (1670) et La Princesse de Clèves (1678): voilà toute l'oeuvre romanesque de Madame de Lafayette--production peu abondante

¹²Daniel Mornet, Histoire de la littérature française classique (1660-1700) (Paris: Librairie Armand Colin, 1947), p. 309.

¹³Achour, op. cit., pp. 40-41.

mais dont le mérite littéraire est indéniable, grâce surtout à cette originalité qui constitue, dans l'histoire du roman, une nouveauté et un progrès.

Mme de Lafayette rompt dans une large mesure avec le format des romans d'aventure très populaires au début du XVII^e siècle et raffine la peinture de la réalité introduite par Furetière dans la deuxième moitié du siècle. Quant au style, notre auteur préfère la simplicité et la brièveté de la nouvelle qui était à la mode, à la longueur et la forme complexe des romans traditionnels. A l'égard du contenu, elle s'efforce de rendre ses ouvrages plus naturels et vraisemblables afin de leur donner un réalisme littéraire. Ses romans vont bien plus loin dans la voie de la vérité morale et de l'exactitude historique: "Au lieu de se dérouler dans un décor de pastorale (comme l'Astrée) ou dans une antiquité de haute fantaisie (comme les romans de Mlle de Scudéry) l'action a pour cadre un moment précis de l'histoire."¹⁴ Le dessein qu'elle se propose est de peindre fidèlement les moeurs et les personnages de son temps, de reproduire ce qu'elle voit autour d'elle dans cette cour élégante et galante de Louis XIV à laquelle, pendant dix ans, elle avait été si intimement mêlée. Les aventures qu'elle prête à ses héros et à ses héroïnes sont bien, à l'exception de Zaïde (et nous dirons pourquoi tout à l'heure) celles de cette cour:

¹⁴ Lagarde et Michard, op.cit., p. 356.

Les personnages (de La Princesse de Clèves) font penser sans cesse aux courtisans de Louis XIV. Ce sont les mêmes cabales qui se développent autour de jalousies, de femmes, c'est le même ton respectueux et hardi des hommes, les mêmes soins, les mêmes devoirs, la même galantine dissimulant les mêmes passions. 15

Même situation dans La Princesse de Montpensier. Nous trouvons ici bien des éléments qui reparaissent dans La Princesse de Clèves. L'intrigue est inventée, mais l'action se développe sur un fond d'événements et dans un climat moral où se reconnaît une sérieuse connaissance de l'époque des Valois. On remarquera pourtant que, par une transposition inconsciente peut-être, c'est l'atmosphère de la cour de Louis XIV qu'elle évoque souvent, plutôt que celle du temps des Valois.

Malgré cet effort d'exactitude historique, il faut souligner que Mme de Lafayette ne semble nullement se préoccuper de ce que nous appellerions aujourd'hui la couleur historique: "Nul effort existe pour prêter à ses personnages, les sentiments et les actions que leur caractère bien connu pourrait rendre vraisemblables."¹⁶ Dans les romans de Mme de Lafayette, la couleur historique importe moins que la vérité humaine transmise dans la peinture des personnages. Sa préoccupation de moraliste se révèle dans l'analyse des caractères et de leurs sentiments. Elle rend les personnages dans ces romans plus réels en leur donnant les faiblesses

¹⁵Haussonville, op.cit., p. 164.

¹⁶Ibid., pp. 166-167.

très humaines. Les sentiments qu'ils manifestent sont vrais, les émotions naturelles. La vérité des tableaux touche souvent à la brutalité, au pessimisme, à la cruauté, surtout dans La Comtesse de Tende. L'analyse de la passion dans l'âme des héros et des héroïnes joue un rôle aussi important dans l'oeuvre romanesque de Mme de Lafayette que dans les romans précieux. Mais le drame qui se joue dans le coeur des personnages de notre auteur nous touche plus directement. Mme de Lafayette les traite avec délicatesse et les analyse à fond:

... elle (Mme de Lafayette) a su conter avec simplicité des drames simples, si simples et si vrais qu'ils sont, qu'ils peuvent être le drame de tous. Par eux, à travers eux, nous voyons se dresser devant nous, non pas les périls que courent seuls les chercheurs d'aventure ou les victimes de destins exceptionnels, mais ceux de la vie, de toute vie. ¹⁷

A peu d'exceptions près, le langage qu'elle fait tenir à ses personnages ne dépasse pas le ton de la conversation naturelle. Par son bon goût et par sa sobriété, elle réagit contre le langage ampoulé que les romans d'alors prêtaient aux amants, et contre la longueur des développements donnés à leurs aventures.

Aussi n'est-ce pas exagération de dire que dans la littérature française elle a créé un nouveau genre: celui du roman d'observation et de sentiment:

De "Montpensier" à "La Comtesse de Tende", on voit le chemin parcouru (un progrès incessant dans l'art du récit, dans la connaissance des âmes, dans la délicatesse morale, dans l'art, enfin, d'adoucir

¹⁷Mornet, op.cit., p. 314.

par l'expression les conclusions pessimistes d'une observation trop clairvoyante).

Nous voilà bien loin des fadeurs pastorales, des galanteries mondaines, et tout autant des folles aventures. Contre les d'Urfé, les La Calprenède, les Scudéry, La Comtesse de Tende même La Princesse de Montpensier constituent une autre protestation que le Roman Bourgeois de Furetière (1666). 18

Mais l'oeuvre romanesque de Mme de Lafayette ne se compose pas entièrement des nouveautés. On aurait tort de le supposer. Elle garde encore des traces assez profondes du goût contemporain pour le roman précieux, galant, historique, même pastoral. Zaïde nous offre l'exemple le plus évident et mérite d'être étudiée à part. Après des trois autres oeuvres, La Princesse de Clèves, La Comtesse de Tende, et La Princesse de Montpensier, Zaïde marque un pas en arrière, "un retour inattendu aux traditions les plus fâcheuses du genre romanesque,"¹⁹ un retour au genre espagnol qu'avait imité Mlle de Scudéry. Dans ce roman, plus long et de structure plus complexe, Mme de Lafayette reste fidèle aux traditions du genre hispano-mauresque dont le modèle se trouve être un roman publié en 1595 par Pérez de Hita, Les Guerres civiles de Grenade:

Cette oeuvre, peignant des sentiments et des comportements assez proches de ceux du Grand Siècle, a en effet inspiré d'autres romanciers français-- les Précieuses, en particulier, qui se plurent à figurer, dans un décor étranger ou antique, leurs préoccupations propres. 20

¹⁸Gaillard de Champris, op.cit., p. 388.

¹⁹Ibid.

²⁰Achour, op.cit., p. 38.

Zaïde est une oeuvre tout-à-fait représentative du XVII^e siècle, ou du moins de la première moitié du siècle. C'est un roman d'intrigue aussi singulière et compliquée que celle des romans du temps. Enchevêtrées ou successives, les histoires de Zaïde sont riches de romanesque et reflètent un monde d'héroïsme et de galanterie:

... naufrages, enlèvements, poursuites, duels, batailles rangées, reconnaissances, bracelets perdus, portraits retrouvés, aucun n'y manque des incidents qui avaient charmé les lecteurs de La Calprenède ou des Scudéry. Et des cas de conscience s'y posent, ou du moins des problèmes de casuistique amoureuse propres à ravir les Précieuses. 21

Aux yeux de Christian Achour, les vrais responsables de ce recul se trouvent être les collaborateurs de Mme de Lafayette--Huet, Segrais, Ménage, La Rochefoucauld, Chapelain, Mme de Sévigné--tous fidèles aux romans traditionnels:

Entourée d'amis pour lesquels il n'est pas question de remettre en cause les règles du roman, Ménage, Chapelain, Mme de Sévigné; admiratrice elle-même des romans en vogue, il n'est pas étonnant que le premier roman de Mme de Lafayette soit conforme aux règles et au goût du temps. Son mérite est d'avoir réuni dans une forme brève tout ce que l'on avait aimé dans les vieux romans. 22

Mais il faut constater que le style du roman aide mieux notre romancière dans la peinture de ses personnages. Dans Zaïde, l'intérêt des histoires secondaires, reliées à l'histoire centrale, est double, puisqu'elles permettent à Mme de Lafayette d'étudier plus complètement les éléments essentiels à la psychologie des personnages, les sentiments

²¹Gaillard de Champris, op.cit., p. 383.

²²Achour, op.cit., p. 52.

et les passions, et d'expliquer ce qui agite intérieurement les personnages ou, ce qui, extérieurement, agit sur eux.

D'une façon plus générale, la tradition des romans pastoraux se retrouve dans cette oeuvre de Mme de Lafayette:

La part des coïncidences, des rencontres heureuses, y était grande, et comme chez Montemayn et Honoré d'Urfé, on pouvait s'étonner que si souvent les personnages de Zaïde fissent leurs confidences à haute voix, près d'un lieu où se cachait un indiscret. 23

De même, il subsiste dans toutes les oeuvres de Mme de Lafayette un aspect de la préciosité:

... on y trouve cette subtile curiosité psychologique qui a créé et multiplié les questions d'amour, le goût des problèmes du coeur singuliers, et qu'il faut résoudre avec une ingénieuse dextérité. 24

Il faut y ajouter le soin qu'a pris Mme de Lafayette de se documenter pour écrire Zaïde et La Princesse de Clèves. Beaucoup de critiques ont été frappés de la manière en général fidèle dont Madame de Lafayette a représenté soit ses personnages, soit le milieu dans lequel ils vivaient. Mais c'est qu'elle avait eu recours à bien d'importants ouvrages d'histoire qui lui avaient donné un riche répertoire de faits, d'historiettes et d'anecdotes sur la cour du XVI^e siècle. En 1657 avait paru la traduction par Jean Baudoin de l'Histoire des guerres civiles en France de Davila. Deux ans plus tard, Jean Le Laboureur avait

²³ Antoine Adam, Histoire de la littérature française au XVII^e siècle, vol. IV (Paris: Editions Domat, 1954), p. 195.

²⁴ Mornet, op.cit., pp. 313-314.

publié les Mémoires de Castelnau, avec des notes importantes qui rassemblaient toutes sortes de documents et de témoignages originaux. En 1665-1666 étaient édités les Mémoires de Brantôme (d'où viennent la plupart des portraits et le tableau de la cour dans La Princesse de Clèves). En 1668, Mézeray donnait un Abrégé chronologique de sa grande Histoire de France. Pour les renseignements d'ordre généalogique et pour les détails d'étiquette, on pouvait consulter Le Palais de l'honneur (1663) et le Palais de la Gloire (1664) de P. Anselme, qui donnaient des descriptions de cérémonies royales, et des indications sur le protocole de l'ancienne Cour. En 1674, ce même auteur avait publié son Histoire de la maison royale de France qui apportait d'utiles précisions sur les personnages de l'histoire, leur parenté et leur descendance. Il est aujourd'hui bien établi que Madame de Lafayette a connu ces divers ouvrages et qu'elle les a utilisés jusque dans le détail. Elle a obéi à la mode de ces nouvelles historiques qui se vantaient "d'être fidèles à l'histoire même dans leurs pires extravagances."²⁵

Les héros et les héroïnes des ouvrages de Madame de Lafayette gardent aussi beaucoup de traits traditionnels de galanterie et d'honnêteté, mais comme nous l'avons déjà indiqué, elle apporte une innovation par sa manière de broser leurs portraits. La méthode de caractérisation de

²⁵Ibid., p. 313.

notre romancière mérite qu'on l'examine attentivement.

Intérieurement, les personnages sont plus développés. Auprès des portraits traditionnels, ils sont plus vrais, plus humains:

Cet art de peindre des caractères bien étudiés, et de condenser, dans un cadre modérément romanesque, une très grande quantité d'observations ou d'intuitions sentimentales, tout en se gardant de l'abstraction et en créant des personnages individuels et vivants, appartient en propre à Madame de Lafayette. 26

Par contre, l'aspect physique est presque insignifiant:

Mme de Lafayette ne s'est souciée à aucun moment de nous donner un "portrait" complet et détaillé de ces êtres en qui elle ne veut voir que les protagonistes d'une aventure purement psychologique et morale. 27

Les héros et les héroïnes ne sont que sommairement décrits en termes abstraits et en phrases concises. De nombreux détails, surtout physiques, manquent puisque nous n'avons que des esquisses rapides. L'extrême sobriété de Mme de Lafayette dans la présentation de ses héros est une des qualités essentielles de son art. Elle n'emploie pas de la technique qui consiste à produire sur le lecteur, à l'aide de détails accumulés et de touches successives, l'impression que pouvaient éprouver ceux qui rencontrent les personnages:

Il lui suffit, au contraire, de quelques notations concrètes pour introduire les termes qui expriment d'une manière abstraite les impressions que le lecteur doit éprouver: et elle porte elle-même le jugement. 28

²⁶ Albert Cazes, ed., La Princesse de Clèves (Paris: Société Les Belles Lettres, 1961), pp. LVII-LVIII.

²⁷ Claudette Sarlet, "La Description des personnages dans La Princesse de Clèves," XVIIe Siècle, 3e trimestre, no. 44 (1960), p. 200. (Je vais désigner cet article, Article 1).

²⁸ Ibid., p. 190.

Le duc de Nemours est "l'homme du monde le mieux fait et le plus beau."²⁹ Par sa beauté, Mlle de Chartres attire les yeux de tout le monde et représente "une beauté parfaite."³⁰

La langue de Mme de Lafayette abonde en hyperboles lorsqu'elle décrit les qualités physiques ou les actions de ses héros. Tout est "admirable," "considérable," "extraordinaire," "infini," "parfait" ou "surprenant" dans cet univers romanesque. Mme de Lafayette aime utiliser ces superlatifs aussi impersonnels qu'absolus qui étaient alors à la mode. C'est la convention qui voulait que les héros de roman soient tous admirablement beaux et spirituels et les princesses toujours d'une beauté parfaite. On ne pouvait leur découvrir aucune faiblesse extérieure. Tous les personnages romanesques de Mme de Lafayette possèdent cette hauteur physique et morale. Cette proscription du trait physique a pour conséquence une certaine monotonie.

Donc, pour Madame de Lafayette, c'est toujours l'aspect morale qui intéresse plus que l'aspect physique. C'est intérieurement qu'elle fait développer ses héros ou ses héroïnes:

La volonté de Mme de Lafayette c'est de prêter vie à un personnage avec le minimum de moyens. Elle réduit la description de ses personnages à quelques lignes mais elle les place dans divers situations qui révèlent leurs goûts et leurs talents. 31

²⁹Mme de Lafayette, Romans et Nouvelles (Paris: Editions Garnier Frères, 1970), p. 243. Note: Toute référence concernant l'oeuvre de Mme de Lafayette se rapportera à cette édition.

³⁰Ibid., p. 247.

³¹Sarlet (Article 1), op.cit., p. 199.

Il est intéressant de noter que les portraits de Madame de Lafayette que nous allons examiner répondent par avance aux règles du genre, telles que les formula Pierre Richelet en 1689:

Le portrait est une description grave, enjouée ou satirique de quelque personne. Il en a pour matière le corps, l'esprit, les vertus, ou les vices. Son caractère est fleuri, et naturel. On fait le portrait en vers, ou en prose; ou en vers et en prose tout ensemble. Les choses s'y tournent d'une manière à inspirer de l'estime, de l'amour ou de la haine: et l'on travaille à y marquer naturellement l'air, le visage, les moeurs, et les inclinations des gens. L'une de ses plus sensibles beautez consiste en cela: Il ne faut pourtant pas peindre si fort d'après nature qu'on n'aille un peu au delà; mais sans choquer la vraisemblance. Les grands peintres la pratiquent de la sorte: et on doit les imiter. 32

On remarque que cette définition du portrait est si générale qu'il parait évident que les portraits de Mme de Lafayette s'y conforment par l'un ou l'autre côté. Il nous semble néanmoins intéressant de souligner que les portraits de notre romancière sont pratiquement conformes à toutes les exigences de la définition de Richelet.

Dans tous les romans, sauf Zaïde, ce sont les personnages féminins qui occupent la première place dans l'esprit de notre romancière; ceci ne veut pas dire que Madame de Lafayette néglige de présenter le point de vue de l'homme ni de faire développer son caractère. Hommes et femmes jouent des rôles importants dans l'intrigue de tous les romans; à l'occasion, le rôle de l'un est parfois plus

³²Ibid., p. 187.

développé que celui de l'autre. Par exemple, dans La Princesse de Clèves, La Princesse de Montpensier et La Comtesse de Tende, la tentation d'une honnête femme constitue le thème principal. Ces trois nouvelles sont construites sur le même schéma: une jeune fille du meilleur monde doit épouser pour des raisons de convenance un homme qu'elle n'aime pas. Trop tard, elle rencontre l'homme qu'elle devait aimer. Sa vertu et sa réputation lui interdisent de céder. Saura-t-elle les défendre? Généralement, c'est toujours du point de vue de la femme que Mme de Lafayette se place pour raisonner. Mais la situation contraire existe dans Zaïde où les histoires amoureuses de Consalve, d'Alamir et d'Alphonse, aussi bien que celle de don Garcie, forment l'ensemble du roman. Zaïde, Félimé et Bélasure jouent des rôles plutôt secondaires.

Ce mémoire va se consacrer à l'examen des personnages masculins qui évoluent dans les romans de Madame de Lafayette. Qu'il soit de toute première ou secondaire importance, chacun de ces personnages joue un rôle spécifique qui contribue à la conception totale de Mme de Lafayette quant à l'homme:

It would be a mistake to imagine that the book's secondary characters are entirely homogeneous. The kind of character delineation which led critic Armand Hoog to speak of a "psychologie d'essences" may well deprive the characters of any pretension to concrete realism, but it by no means causes them to blend together into a background of interchangeable figures. Each has his own 'raison d'être', his own particular view of life, his own manner of fitting into court society.

It is true that Mme de La Fayette's method of characterization tends to distill concrete detail and to give her characters a kind of transparent quality. The Prince de Clèves is "brave et magnifique"; the Vidame is "beau, de bonne mine, vaillant, hardi, libéral." But if the characters never quite come to embody the adjectives with which they are labeled, they are developed psychologically through their relationship with the protagonist and through the episodes which they narrate. 33

Chacun d'entre eux est un individu, un homme bien différent des autres par certains traits de caractère, par telle qualité ou tel défaut. En examinant leurs rapports, leurs confrontations avec les personnages féminins, nous pouvons comparer ces hommes pour juger leur mérite particulier et leur importance dans l'ensemble de l'oeuvre.

Aussi l'analyse de chaque personnage masculin nous permet d'étudier la réaction individuelle d'un homme face à une femme et face aux complexités de l'amour (l'aspect central de tous les romans de Madame de Lafayette). Dans leur totalité, ces portraits nous offrent une étude réaliste, mais aussi pessimiste, de la nature humaine de l'homme au XVII^e siècle.

³³Helen Karen Kaps, Moral Perspective in "La Princesse de Clèves" (Oregon: University of Oregon Books, 1968), pp. 27-28.

CHAPITRE I

LES MARIS

La question de savoir si l'amour est compatible avec le mariage était un des problèmes les plus discutés dans les salons du XVII^e siècle. En 1678, l'année même de La Princesse de Clèves, on pouvait lire dans Le Mercure Galant cette remarque:

Il n'est rien de si commun que de se marier et rien qui le soit si peu que d'être heureux dans le mariage. L'amour, qui y doit être le premier des invités, ne s'y trouve presque jamais. ¹

Ce n'est guère étonnant. "Dans une société où le choix du conjoint était déterminé, plus peut-être qu'à toute autre époque, par des calculs d'ambition ou de la politique, il était naturel que l'on considérait l'amour comme un motif de trouble et qu'on le cherchait hors du mariage dans la mesure où l'on se refusait à l'y inviter."²

Cette question suscite souvent l'intérêt de Madame de Lafayette. Tous ses romans traitent du problème de la compatibilité de l'amour et du mariage. Il faut reconnaître que dans ses romans, une telle réussite est rare: "L'amour est passion si peu raisonnable, le mariage institution si rationnelle, qu'on n'arrive qu'exceptionnellement à les

¹Bernard Pingaud, Madame de Lafayette par elle-même (Paris: Editions du Seuil, 1959), p. 74.

²Loc. cit.

faire coïncider."³ Rares sont les époux qui s'aiment d'un amour exclusif. Dans la plupart des cas, les femmes doivent épouser, pour des raisons politiques, les hommes qui leur conviennent. Quelquefois un seul des conjoints est amoureux, l'autre se marie sans aucune passion.

Ce premier chapitre est consacré à l'étude de cinq maris--Henri II, le prince de Clèves, le comte de Tende, le prince de Montpensier et don Garcie--chacun représente une attitude tout à fait différente envers l'amour et le mariage. Chaque portrait que nous allons examiner mettra en relief une de ces situations conjugales mentionnées ci-dessus.

HENRI II

Le portrait du roi Henri II dans La Princesse de Clèves n'est pas très détaillé et l'auteur ne lui accorde pas la profondeur et le développement psychologique attribués à l'étude des autres personnages. Mais, à cause des traits de caractère plutôt uniques que Mme de Lafayette donne à ce personnage, il mérite quand même un court examen.

Comme d'habitude, Mme de Lafayette ne nous donne que peu de détails concrets: "Ce prince était galant, bien fait et amoureux."⁴ Mais ses traits de caractère se révèlent à

³Paul Zumthor, "Le sens de l'amour et du mariage dans la conception classique de l'homme (Mme de Lafayette)," Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen, Bd. 181 (1942), p. 106.

⁴La Princesse de Clèves, p. 241.

mesure que ses relations avec la duchesse de Valentinois sont décrites:

... quoique sa passion pour Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois, eût commencé il y avait plus de vingt ans, elle n'en était pas moins violente, et il n'en donnait pas des témoignages moins éclatants. ⁵

Sans doute, le roi se montre capable d'un amour fidèle et durable (la durée est une incongruité dans ce monde), mais c'est un amour pour une maîtresse plutôt que pour une épouse. Il ne prend aucune mesure pour le tenir secret. Sa passion exclut la reine Catherine de Médicis. L'union du roi avec elle était déterminée par des circonstances politiques qui l'ont jugé nécessaire. Leur mariage est une alliance, au sens militaire du mot, qui a fait la paix entre l'Espagne et la France. Le roi n'a pas de considération pour sa femme ni pour sa position. Il la met publiquement dans l'embarras. Dans cette cour puissante et magnifique sur laquelle elle devait régner, la reine ne tient aucun pouvoir ni sur le roi ni sur les affaires du pays. C'est la duchesse qui est maîtresse de la personne du roi et de l'Etat--situation insupportable pour la reine:

L'humeur ambitieuse de la reine lui faisait trouver une grande douceur à régner; il semblait qu'elle souffrit sans peine l'attachement du roi pour la duchesse de Valentinois, et elle n'en témoignait aucune jalousie, mais elle avait une si profonde dissimulation qu'il était difficile de juger de ses sentiments, et la politique l'obligeait d'approcher cette duchesse de sa personne, afin d'en approcher aussi le roi. ⁶

Même son mariage au roi était inefficace pour rompre cet

⁵Loc. cit.

⁶Ibid., pp. 241-242.

attachement de son mari, attachement qui avait commencé pendant qu'il était encore duc d'Orléans. La duchesse se charge encore de toutes les affaires et manipule bien des intrigues de la cour:

... la duchesse de Valentinois se vengea pleinement ... de tous ceux qui lui avaient déplu. Son pouvoir parut plus absolu sur l'esprit du roi qu'il ne paraissait encore pendant qu'il était dauphin. Depuis douze ans que ce prince règne, elle est maîtresse absolue de toutes choses; elle dispose des charges et des affaires. (...) Ceux qui ont voulu éclairer le roi sur sa conduite ont péri dans cette entreprise. 7

Mme de Lafayette nous montre un roi faible et inefficace, tout à fait dominé par la volonté plus puissante d'une autre. L'importance de sa position ne compte pas. Il n'est pour rien dans les affaires d'état qui ne lui intéressent guère. Ses plus grandes occupations sont "des parties de chasse et de paume, des ballets, des courses de bagues, ou de semblables divertissements."⁸ Même les courtisans s'émerveillent de cet amour qu'ils ne comprennent pas du tout. Cet attachement leur semble presque ridicule:

...Mme de Clèves qui était dans cet âge où l'on ne croit pas qu'une femme puisse être aimée quand elle a passé vingt-cinq ans, regardait avec un extrême étonnement l'attachement que le roi avait pour cette duchesse, qui était grand'mère, et qui venait de marier sa petite-fille. Elle en parlait souvent à Mme de Chartres:

--Est-il possible, madame, lui disait-elle, qu'il y ait si longtemps que le roi en soit amoureux? Comment s'est-il pu attacher à une personne qui était beaucoup plus âgée que lui, qui avait été maîtresse de son père, et qui l'est encore de beaucoup d'autres, à ce que j'ai ouï dire? 9

⁷Ibid., p. 268.

⁸Ibid., p. 241.

⁹Ibid., pp. 263-264.

Cette duchesse inspire au jeune roi une sorte de crainte mêlée de respect qui atténue fortement la violence de ses réactions. Mme de Lafayette nous présente un roi très jaloux mais de tempérament trop timide qui s'inquiète des moindres signes d'infidélité chez sa maîtresse:

La jalousie du roi augmente néanmoins d'une telle sorte qu'il ne put souffrir que ce maréchal (le comte de Brissac) demeurât à la cour; mais la jalousie, qui est aigre et violente en tous les autres, est douce et modérée en lui par l'extrême respect qu'il a pour sa maîtresse; en sorte qu'il n'osa éloigner son rival que sur le prétexte de lui donner le gouvernement de Piémont. 10

Le roi a bien d'autres sujets de jalousie; mais ou il ne les a pas connus, ou il n'a osé s'en plaindre. 11

(C'est nous qui soulignons.)

Henri II est un de ces jaloux chez qui la crainte de perdre l'objet aimé l'emporte sur l'agressivité. Par exemple, un jour où la duchesse offert à Brissac une bague dont le roi venait de lui faire cadeau, la colère du roi éclate aux dépens de la prudence et du respect. Mais, aussitôt après, "il est très affligé," sans qu'on le sache, "s'il l'est davantage de l'opinion que Mme de Valentinois a sacrifié sa bague que de la crainte de lui avoir déplu par sa colère."¹²

Voilà tous les incidents que Mme de Lafayette nous présente qui peuvent nous aider à former le portrait de Henri II. Il faut souligner que tous les détails, si peu qu'il soient, quant à son personnage et à son milieu restent

¹⁰Ibid., p. 268.

¹¹Ibid., p. 269.

¹²Ibid., p. 282.

fidèles à la vérité historique. La règne toute-puissante de Diane de Poitiers et l'impuissance et l'isolement de Catherine de Médicis à la cour de France sont des faits vrais. On remarque que cette cour brillante et dangereuse où règnent le plaisir et les intrigues, ressemble bien à la cour de Versailles où vivait Mme de Lafayette pendant plus de dix ans. Même la situation conjugale de Henri II et Catharine de Médicis en face de l'attachement du roi pour Mme de Valentinois est identique à celle de Louis XIV et Marie-Thérèse d'Espagne devant la liaison du roi avec Mme de Montespan ce dont Mme de Lafayette était témoin.

Même si le portrait du roi Henri II manque la multiplicité de détails que fournissent l'observation profonde, néanmoins Mme de Lafayette nous en donne assez pour révéler sa raison d'être spécifique--non seulement il souligne la présence inévitable de l'amour illicite dans une cour où la galanterie et le libertinage occupent la place importante: "L'ambition et la galanterie étaient l'âme de cette cour..."¹³, mais encore ce portrait du roi en tant que mari nous montre l'impossibilité de faire réussir un mariage de raison où l'amour n'existe pas. La condition injuste du roi et surtout celle de la reine donne motif à plaindre.

¹³Ibid., p. 252.

LE PRINCE DE CLEVES

Dans le personnage du prince de Clèves, Mme de Lafayette a introduit une innovation dans la littérature française, dont l'honneur lui revient tout entière:

... elle a inventé le mari. Avant elle le mari était un personnage sacrifié: le roman ne lui faisant même pas l'honneur de s'occuper de lui; il ne jouait de rôle que dans les fabliaux, dans les contes, dans les pièces de théâtre, et ce rôle était toujours un rôle ridicule ... 14

Mme de Lafayette nous fait apparaître le mari sous un tout autre aspect. Elle donne au personnage du prince de Clèves une allure noble et touchante. Elle nous le montre digne d'estime et d'intérêt:

Première figure du mari dans la littérature française, a-t-on dit, qui soit sympathique et grande. Elle a ses faiblesses aussi et ses misères, mais par là, elle nous intéresse et nous émeut davantage, car elle fait appel autant à notre admiration qu'à notre pitié. 15

Dans ce deuxième portrait, Mme de Lafayette nous montre une situation conjugale tout à fait opposée à celle du roi Henri II. Elle examine l'amour violent et tragique du prince de Clèves pour Mlle de Chartres, qui ne l'aime pas du tout et qui tombe éperdument amoureuse du duc de Nemours. C'est le développement psychologique du caractère du prince et l'analyse remarquable de sentiments intérieurs qui nous intéressent dans cette étude. Depuis l'aveu de sa

¹⁴Haussonville, Mme de Lafayette (Paris: Hachette, 1896), p. 200.

¹⁵Charles Dédéyan, Madame de Lafayette (Paris: Société d'Édition d'enseignement supérieur, 1956), p. 230.

femme jusqu'à sa mort, on assiste à une sorte de décomposition progressive de son caractère toujours admirable, résultat de la jalousie qui le dévore.

Mme de Lafayette présente le prince de Clèves comme un honnête homme selon l'idéal du XVII^e siècle. Il est très raisonnable. Elle loue sa prudence qui "ne se trouve guère avec la jeunesse."¹⁶ Il est "brave et magnifique."¹⁷ Elle ne donne aucune description physique. Ce sont les qualités morales de cet homme sur lesquelles elle insiste. Ces qualités sont exprimées dans une seule phrase et dans un style concis: "Pas de comparaison, pas d'antithèse: le ton neutre qui convient pour présenter un homme estimé de tous, mais qui ne suscite pas l'émerveillement."¹⁸ La "prudence" de ce prince est mise en défaut par la naissance de son amour pour Mlle de Chartres. Il est incontestable qu'il subit un coup de foudre:

Il fut tellement surpris de sa beauté qu'il ne put cacher sa surprise; et Mlle de Chartres ne put s'empêcher de rougir en voyant l'étonnement qu'elle lui avait donné. 19

... on peut dire qu'il conçut pour elle dès ce moment une passion et une estime extraordinaires. 20

¹⁶La Princesse de Clèves, p. 243.

¹⁷Loc. cit.

¹⁸Claudette Sarlet, "La Description des personnages dans La Princesse de Clèves," XVII^e Siècle, 3^e trimestre, no. 44 (1960), p. 196. (Article 1).

¹⁹La Princesse de Clèves, pp. 248-249.

²⁰Ibid., p. 249.

Il ne songe plus qu'aux moyens d'épouser Mlle de Chartres. Mais les intrigues de la cour font obstacle à ce mariage:

Ce duc [son père] avait d'étroites liaisons avec la duchesse de Valentinois: elle était ennemie du vidame, et cette raison était suffisante pour empêcher le duc de Nevers de consentir que son fils pensât à sa nièce. 21

Mais ce prince si mesuré cesse d'être raisonnable. Sa passion fait paraître sa volonté. Fils soumis jusqu'ici, il devient audacieux. Il provoque la colère de son père en osant résister à sa volonté:

Le duc de Nevers apprit cet attachement avec chagrin, il crut néanmoins qu'il n'avait qu'à parler à son fils pour le faire changer de conduite; mais il fut bien surpris de trouver en lui le dessein formé d'épouser Mlle de Chartres. 22

Le prince de Clèves poursuit inlassablement la réalisation de son projet:

Personne n'osait plus penser à Mlle de Chartres, par la crainte de déplaire au roi ou par la pensée de ne pas réussir auprès d'une personne qui avait espéré un prince du sang. M. de Clèves ne fut retenu par aucune de ces considérations. La mort du duc de Nevers, son père, qui arriva alors, le mit dans une entière liberté de suivre son inclination ... Il se trouvait heureux d'en faire la proposition dans un temps où ce qui était passé avait éloigné les autres partis et où il était quasi assuré qu'on ne la lui refuserait pas. Ce qui troublait sa joie était la crainte de ne lui être pas agréable, et il eût préféré le bonheur de lui plaire à la certitude de l'épouser sans en être aimé. 23

M. de Clèves veut qu'on l'épouse par amour et non point par raison. Mais Mlle de Chartres, comme elle le confesse à sa mère, n'éprouve pas pour lui les mêmes sentiments

²¹Ibid., p. 252.

²²Ibid., p. 254.

²³Ibid., pp. 356-357.

amoureux:

Mlle de Chartres répondit qu'elle lui remarquait les mêmes bonnes qualités; qu'elle l'épouserait même avec moins de répugnance qu'un autre mais qu'elle n'avait aucune inclination particulière pour sa personne. ²⁴

L'acceptation de la jeune fille ressort de la gratitude qu'elle éprouve en raison de ce que le prince avait senti pour elle dans un temps où personne n'osait plus penser à elle: "Elle fut véritablement touchée de reconnaissance du procédé du prince de Clèves."²⁵ Mme de Chartres convainc sa fille que même si le mariage sera sans amour, cette union rétablira sa réputation dans la cour.

La passion du prince ne le rend pas aveugle aux faits. La lucidité et l'intuition de M. de Clèves le font remarquer avant son mariage même que Mlle de Chartres ne l'aime pas:

Il voyait avec beaucoup de peine que les sentiments de Mlle de Chartres ne passaient pas ceux de l'estime et de la reconnaissance et il ne pouvait se flatter qu'elle en cachât de plus obligeants, puisque l'état où ils étaient lui permettait de les faire paraître sans choquer son extrême modestie. ²⁶

Même si l'estime est réciproque entre ces deux personnages, la distance entre l'estime et l'amour reste infranchissable. Bien qu'il sache que sa possession ne saura jamais être totale, le prince épouse Mlle de Chartres. Il avoue plus tard s'être "consolé en quelque sorte de n'avoir pas touché" le coeur de sa femme, "par la pensée qu'il [ce coeur] était incapable de l'être."²⁷

²⁴Ibid., pp. 257-258.

²⁶Ibid., p. 258.

²⁵Ibid., p. 257.

²⁷Ibid., p. 334.

Mlle de Chartres lui semble donc inaccessible à l'amour et cela lui est confirmé après le mariage:

M. de Clèves ne trouva pas que Mlle de Chartres eût changé de sentiment en changeant de nom. La qualité de mari lui donna de plus grands privilèges; mais elle ne lui donna pas une autre place dans le coeur de sa femme. Cela fit aussi que, pour être son mari, il ne laissa pas d'être son amant, parce qu'il avait toujours quelque chose à souhaiter au delà de sa possession. 28

Mais sa passion est sans récompense. Madame de Clèves oppose un air de froideur à tous les sentiments de son mari. Il est toujours tourmenté: "C'est en quelque sorte la passion à l'état pur: il aime éperdument et sans espoir:"²⁹

Il conservait pour elle une passion violente et inquiète qui troublait sa joie; la jalousie n'avait point de part à ce trouble: jamais mari n'a été si loin d'en prendre et jamais femme n'a été si loin d'en donner. 30

(C'est nous qui soulignons.)

Mme de Lafayette nous fait observer que, même violents et inquiets, les sentiments de M. de Clèves sont cependant exempts de la jalousie: "... tant que le prince ignore que sa femme aime ailleurs, la passion, même insatisfaite, n'altère en rien son comportement."³¹ Il reste un époux respectueux et passionné.

²⁸Ibid., p. 260.

²⁹Dédéyan, op.cit., p. 220.

³⁰La Princesse de Clèves, p. 260.

³¹Claudette Sarlet, "Les jaloux et la jalousie dans l'oeuvre romanesque de Mme de Lafayette," Revue des Sciences Humaines, (juillet-septembre, 1964), p. 294. Note: Je désigne cet article, Article 2.

L'incident de Sancerre et Mme de Tournon fait que M. de Clèves se rend compte que sa propre situation conjugale n'est pas si malheureuse même si l'amour lui manque: "... les femmes sont incompréhensibles et, quand je les vois toutes, je me trouve si heureux de vous avoir que je ne saurais assez admirer mon bonheur."³² L'histoire n'est sans doute qu'une diversion, mais une diversion très essentielle, puisqu'au fond l'épisode de Sancerre préfigure presque celui du prince de Clèves:

... the "digression" narrated by M. de Clèves constitutes an important means of character development. (...) M. de Clèves, who had been the confidant of Sancerre's love for Mme de Tournon, had cautioned his friend not to count on a marriage which to him seemed unlikely:

Je lui dis encore que, si elle n'avait pas la force de l'épouser ou qu'elle lui avouât qu'elle en aimait quelque autre, il ne fallait point qu'il s'emportât, ni qu'il se plaignit; mais qu'il devrait conserver pour elle de l'estime et de la reconnaissance. (p. 284)

The striking parallel to M. de Clèves' own future situation is heightened when he describes what he himself would do in similar circumstances:

Je vous donne, lui dis-je, le conseil que je prendrais pour moi-même; car la sincérité me touche d'une telle sorte que je crois que si ma maîtresse, et même ma femme, m'avouait que quelqu'un lui plût, j'en serais affligé sans en être aigri. Je quitterais le personnage d'amant ou de mari, pour la conseiller et pour la plaindre. (p. 284) ³³

Sa confiance en sa femme et sa sincérité morale sont si grandes que même le vol du portrait de la princesse ne

³²La Princesse de Clèves, p. 280.

³³Helen Karen Kaps, Moral Perspective in "La Princesse de Clèves" (Oregon: University of Oregon Books, 1968), pp. 27-28.

l'afflige pas pendant longtemps. Il joue avec l'atroce vérité sans le savoir:

... il dit à sa femme, mais d'une manière qui faisait voir qu'il ne le pensait pas, qu'elle avait sans doute quelque amant caché à qui elle avait donné ce portrait ou qui l'avait dérobé... 34

Jusqu'au dernier moment, c'est-à-dire jusqu'à l'aveu de la princesse, l'attitude du prince est toujours la même: "celle d'un mari prévenant, d'un amant passionné et d'un homme confiant dans la loyauté et l'innocence de sa femme."³⁵

Mais après l'aveu de sa femme, un désordre intérieur amène la perte de sa maîtrise de soi. M. de Clèves perd confiance en sa femme au moment où elle lui donne la plus grande preuve d'attachement. Mme de Lafayette nous révèle la décomposition progressive du caractère estimable du prince de Clèves, décomposition qui l'emmène à sa mort. Elle nous montre toutes les variations de sentiments qu'il éprouve avant d'être atteint par la dernière, la jalousie la plus aiguë. La réaction spontanée du prince après cet aveu est d'abord un mouvement de générosité:

--Ayez pitié de moi, vous-même, Madame, lui dit-il, j'en suis digne, et pardonnez si, dans les premiers moments d'une affliction aussi violente qu'est la mienne, je ne réponds pas, comme je dois, à un procédé comme le votre. (...) La confiance et la sincérité que vous avez pour moi sont d'un prix infini: vous m'estimez assez pour croire que je n'abuserai pas de cet aveu. Vous avez raison, Madame, je n'en abuserai pas et je ne vous aimerai moins. 36

³⁴La Princesse de Clèves, p. 303.

³⁵Dédéyan, op.cit., p. 222.

³⁶La Princesse de Clèves, p. 334.

Mais bientôt la jalousie éclate, ce qui lui fait passer les bornes de la discrétion. M. de Clèves s'emporte pour connaître le nom de son rival. Il se torture et soumet sa femme aux interrogations qui la blessent et la humilient:

Et qui est-il, madame, cet homme heureux qui vous donne cette crainte? Depuis quand vous plaît-il? Qu'a-t-il fait pour vous plaire? Quel chemin a-t-il trouvé pour aller à votre coeur? Je m'étais consolé en quelque sorte de ne l'avoir pas touché par la pensée qu'il était incapable de l'être. Cependant, un autre fait ce que je n'ai pu faire. J'ai tout ensemble la jalousie d'un mari et celle d'un amant; mais il est impossible d'avoir celle d'un mari après un procédé comme le vôtre. 37

Mme de Clèves lui fait honte de son attitude. Il a un retour sur lui-même et il lui exprime ses regrets:

--Vous avez raison, Madame, reprit-il, je suis injuste. Refusez-moi toutes les fois que je vous demanderai de pareilles choses, mais ne vous offensez pourtant pas si je vous les demande. 38

Mais M. de Clèves n'est pas maître de sa dévorante curiosité:

"Vous me cachez un nom qui me donne une curiosité avec laquelle je ne saurais vivre."³⁹ Ce qui le préoccupe le plus, c'est l'envie de deviner celui qui a su plaire à sa femme. Il se résolut à faire de nouvelles tentatives. Ici la jalousie de M. de Clèves prend un aspect ignoble. Pour satisfaire à sa curiosité, il se livre à un travail de déduction pour éliminer les trois rivaux les plus suspects --le chevalier de Guise, le maréchal de Saint-André et le duc de Nemours. Après avoir recouru à des ruses, il élimine

³⁷Loc. cit.

³⁸Ibid., p. 336.

³⁹Ibid., p. 339.

les deux premiers suspects et seulement Nemours reste. Pour savoir la vérité, le prince mentit à sa femme ("une ruse indigne d'un gentilhomme, mais digne d'un héros tragique"⁴⁰) et la met à l'épreuve devant toute la cour. C'est un subterfuge cruel mais efficace qui met la princesse dans un extrême embarras. Le trouble de la jeune femme est assez grand pour apprendre à Clèves que son rival est Nemours, "de tous les hommes celui qu'il craignait le plus."⁴¹ Puis, le fait que la cour a appris leur histoire malheureuse et l'aveu exceptionnel de la princesse sans toutefois en connaître les protagonistes, achève d'ébranler M. de Clèves. Il accable sa femme de reproches et l'accuse d'avoir trahi sa confiance. Son affliction le tourmente: "Il ne lui restait plus de courage; il croyait même n'en devoir pas trouver dans une chose où sa gloire et son honneur étaient si vivement blessés."⁴² Il cherche à protéger sa réputation. Il prend la résolution de ne rien faire qui pourrait augmenter ni ses soupçons ni la connaissance de son malheureux état. Il dicte à sa femme la ligne de conduite qu'elle doit suivre afin de ne pas attirer sur eux l'attention du public. Surtout il ordonne à la princesse de témoigner de la froideur envers Nemours. Mais en apprenant que sa femme est restée seule avec celui-ci dans sa chambre, le prince est hors de

⁴⁰Dédéyan, op.cit., p. 226.

⁴¹La Princesse de Clèves, p. 342.

⁴²Ibid., p. 350.

lui: "... la jalousie s'alluma dans son coeur avec plus de violence qu'elle n'avait encore fait."⁴³ Il harcèle sa femme: "Pourquoi des distinctions pour M. de Nemours?"⁴⁴, puis il crie son immense douleur:

Vous êtes ma femme, je vous aime comme ma maîtresse et je vous en vois aimer un autre. Cet autre est le plus aimable de la cour et il vous voit tous les jours, il sait que vous l'aimez. Eh! j'ai pu croire, s'écria-t-il, que vous surmonteriez la passion que vous avez pour lui. Il faut que j'aie perdu la raison pour avoir cru qu'il fût possible. 45

Il achève ses reproches et ses plaintes par une pathétique description du désordre de ses sentiments:

... vous avez attendu de moi des choses aussi impossibles que celles que j'attendais de vous. Comment pouviez-vous espérer que je conservasse la raison? Vous aviez donc oublié que je vous aimais éperdument, et que j'étais votre mari? L'un des deux peut porter aux extrémités: que ne peuvent point les deux ensemble? Eh! que ne sont-ils point aussi, continua-t-il; je n'ai des sentiments violents et incertains dont je ne suis pas le maître. Je ne me trouve plus digne de vous; vous ne me paraissez digne de moi. Je vous adore, je vous hais, je vous offense, je vous demande pardon; je vous admire, j'ai honte de vous admirer. Enfin, il n'y a plus en moi ni de calme, ni de raison. (...) Je vous demande seulement de vous souvenir que vous m'avez rendu le plus malheureux homme du monde. 46

Ne se possédant plus, M. de Clèves se laisse aller à l'acte le plus répréhensible, celui de faire espionner Mme de Clèves à Coulommiers par un gentilhomme affidé. Lorsque celui-ci revient, le prince l'écoute à peine et ne lui accorde pas le temps de s'expliquer. "Parvenu à un état

⁴³Ibid., p. 361.

⁴⁵Ibid., p. 362.

⁴⁴Loc. cit.

⁴⁶Ibid., pp. 362-363.

de complet déséquilibre, renonçant à tout espoir, persuadé de son malheur et préférant au doute cette fausse certitude"⁴⁷, il attribue un sens faux aux paroles ambiguës du messager:

--Je n'ai rien à vous apprendre, lui répondit le gentilhomme, sur quoi on puisse faire de jugement assuré. Il est vrai que M. de Nemours a entré deux nuits de suite dans le jardin de la forêt, et qu'il a été le jour d'après à Coulommiers avec Mme de Mercoeur.

--C'est assez, répliqua M. de Clèves, c'est assez ... je n'ai pas besoin d'un plus grand éclaircissement. 48

C'est la jalousie qui a orienté l'interprétation de ses paroles: "Si la jalousie entraîne des malheurs, c'est souvent parce qu'elle déforme la vérité dans un monde où elle se justifie puisque tout n'est qu'apparences."⁴⁹ Le dépit, la jalousie et le désespoir bouleversent le prince qui tombe dans une étrange fièvre qui l'emporte rapidement. C'est presque une fuite. Dans une dernière longue tirade à sa femme, il exhale toute son amertume. Il lui témoigne une véritable répulsion:

--Vous versez bien des pleurs, madame, lui dit-il, pour une mort que vous causez et qui ne vous peut donner la douleur que vous faites paraître. Je ne suis plus en état de vous faire des reproches ... mais je meurs du cruel déplaisir que vous m'avez donné. (...) j'ai regretté ce faux repos dont vous m'avez tiré. Que ne me laissiez-vous dans cet aveuglement tranquille dont jouissent tant de maris? ... Je mourrai, ajouta-t-il; mais sachez que vous me rendez la mort agréable, et qu'après m'avoir oté l'estime et la tendresse que j'avais pour vous, la vie me ferait horreur. 50

⁴⁷Sarlet (Article 2), op.cit., p. 296.

⁴⁸La Princesse de Clèves, p. 372.

⁴⁹Pierre Van Rutten, "La Princesse de Clèves ou la peur de l'amour," Revue générale belge, 104, 5 (mai, 1968), p. 38.

⁵⁰La Princesse de Clèves, p. 374.

Mais Mme de Clèves parvient à le détromper et à lui prouver son innocence. Il meurt en quelque sorte consolé. Les dernières paroles qu'il lui adresse sont touchantes. Il redevient l'ancien prince vertueux, noble et généreux:

Vous m'avez éclairci trop tard, mais ce me sera toujours un soulagement d'emporter la pensée que vous êtes digne de l'estime que j'ai eue pour vous. Je vous prie que ma mémoire vous sera chère et que, s'il eût dépendu de vous, vous eussiez eu pour moi les sentiments que vous avez pour un autre. 51

Dans la présentation du personnage du prince de Clèves et surtout dans l'étude détaillé de ses sentiments, nous voyons quelle innovation était ainsi introduite dans la littérature française par Mme de Lafayette à l'égard de la figure du mari. Dans La Princesse de Clèves, "il tient le rôle le plus ingrat, celui du mari, et il a fallu toute la finesse de Mme de Lafayette, toute sa délicatesse de femme, non seulement pour ne pas le sacrifier, mais pour nous le montrer encore digne d'estime et d'intérêt, en un mot, attachant, sinon séduisant."⁵² Nous voyons un homme grand, généreux et honnête, qui montre la prudence et la hauteur morale mais aussi des faiblesses humaines qui le rendent plus vrai; un homme sympathique et prévenant qui estime et aime sa femme d'un amour respectueux et passionné --portrait tout à fait contraire à celui du roi Henri II.

Dans la situation conjugale du prince de Clèves, Mme de Lafayette veut nous montrer les effets tragiques

⁵¹Ibid., p. 376.

⁵²Dédéyan, op.cit., p. 215.

d'un mariage de convenance sans issue qui se maintient sur les apparences. Elle développe toutes les frustrations d'un mari qui aime et qui veut être aimé et le devoir rigoureux d'une femme qui n'a que de l'estime pour un mari qui mérite la possession de son coeur.

LE COMTE DE TENDE

Le comte de Tende représente le type du mari extrême par sa conduite condamnable. Il sert d'antithèse au portrait du prince de Clèves. Plein d'amour-propre et d'égoïsme, le comte n'aime pas sa femme qui l'aime "avec passion"⁵³ et c'est parce que son mari la néglige, qu'elle finit par prendre un amant. Dans le portrait du comte de Tende, Mme de Lafayette examine une situation conjugale où le manque d'amour et de bons rapports mènent dès le début à l'alienation du couple.

L'histoire de La Comtesse de Tende est, de tous les ouvrages de Mme de Lafayette, celle peut-être qui contient dans sa brièveté le plus de vérité, même brutale et cruelle. Elle montre "a thoroughgoing pessimism which far transcends any mere attack on the male."⁵⁴ The harshness of Mme de Lafayette's treatment is underscored by the suggestive manner in which essentially brutal situations are handled."⁵⁵

⁵³La Comtesse de Tende, p. 399.

⁵⁴J. W. Scott, "Criticism and La Comtesse de Tende," Modern Language Review, (January, 1955), p. 23.

⁵⁵Stirling Haig, "La Comtesse de Tende: A Singular Heroine," Romance Notes, (Spring 1968/69), p. 312.

Le premier paragraphe témoigne bien ce fait:

Mademoiselle de Strozzi ... épousa ... le comte de Tende, de la maison de Savoie, riche, bien fait, le seigneur de la cour qui vivait avec le plus d'éclat et plus propre à se faire estimer qu'à plaire. Sa femme néanmoins l'aima d'abord avec passion. Elle était fort jeune; il ne la regarda que comme une enfant, et il fut bientôt amoureux d'une autre. La comtesse de Tende, vive, et d'une race italienne, devint jalouse; elle ne se donnait point de repos; elle n'en laissait point à son mari; il évita sa présence et ne vécut plus avec elle comme l'on vit avec sa femme. 56

On ne peut qualifier d'amour les sentiments du comte pour sa femme. Jamais il ne semble se soucier d'elle. Il l'humilie profondément en la négligeant et la trompant. C'est pourquoi la comtesse s'éprend si facilement du chevalier de Navarre. Plus tard, en découvrant enfin le charme de sa femme, le comte devient soudain amoureux d'elle. La situation que développe ici Mme de Lafayette est plutôt unique à son époque. Voir surgir dans un mari inconstant et indifférent, un amour tardif et imprévu pour sa femme est presque inouï! Plus exactement, le comte la désire et prétend revenir à elle: "... le comte de Tende devint aussi amoureux d'elle que si elle n'eût point été sa femme; il ne la quittait plus et voulait reprendre tous ses droits méprisés."⁵⁷ Mais son désir se trouve exacerbé par le refus vigoureux de la jeune femme:

La comtesse s'y opposa avec une force et une aigreur qui allai(ent) jusqu'au mépris: prévenue pour le

⁵⁶La Comtesse de Tende, p. 399.

⁵⁷Ibid., p. 407.

prince de Navarre, elle était blessée et offensée de tout autre passion que de la sienne. Le comte de Tende sentit son procédé dans toute sa dureté et, piqué jusqu'au vif, il l'assura qu'il ne l'importunerait de sa vie et, en effet, il la laissa avec beaucoup de sécheresse. 58

(C'est nous qui soulignons.)

Toutefois, il n'en conçoit pas de jalousie. Il est si soucieux de lui-même qu'il ne ressent que l'humiliation du procédé. C'est l'orgueil qui le fait s'éloigner:

La cour devait s'approcher de l'armée; la maison de Mme de Tende n'en était pas bien loin; son mari lui dit qu'il y ferait un voyage d'une nuit seulement pour des ouvrages qu'il avait commencés. Il ne voulut pas qu'elle pût croire que c'était pour la voir; il avait contre elle tout le dépit que donnent les passions. 59

(C'est nous qui soulignons.)

Mais il n'agit que de sauver les apparences. Il est soucieux de ne pas trop négliger sa femme, car "il avait toujours conservé des mesures d'honnêteté aux yeux du public et de son domestique."⁶⁰ Même quand il est presque éclairé sur la liaison de sa femme avec le chevalier de Navarre, son amour-propre le domine. Il refuse de croire la vérité. En dépit d'avoir reçu la confirmation de ses soupçons antérieurs, il continue à se tromper aussi longtemps qu'il en a la possibilité:

... il lui sembla que sa femme n'était pas dans l'état que causent les douleurs du corps; ce redoublement de larmes, lorsqu'il lui avait parlé de la mort du prince de Navarre, l'avait frappé et, tout d'un coup, l'aventure de l'avoir trouvé à genoux devant son lit

⁵⁸Loc. cit.

⁵⁹Ibid.

⁶⁰Ibid., p. 408.

se présenta à son esprit. Il se souvint du procédé qu'elle avait eu avec lui, lorsqu'il avait voulu retourner à elle, et enfin il crut voir la vérité; mais il lui restait néanmoins ce doute que l'amour-propre nous laisse toujours pour les choses qui coûtent trop cher à croire.

Son désespoir fut extrême, et toutes ses pensées furent violentes; mais comme il était sage, il retint ses premiers mouvements et résolut de partir le lendemain à la pointe du jour sans voir sa femme, remettant au temps à lui donner plus de certitude et à prendre ses résolutions. 61

(C'est nous qui soulignons.)

Il faut attendre l'aveu de la comtesse infidèle pour voir le comte jaloux:

S'il eût eu des témoins, le violent état où il était l'aurait fait croire privé de raison ou prêt de perdre la vie. La jalousie et les soupçons bien fondés préparent d'ordinaire les maris à leurs malheurs; ils ont même toujours quelques doutes, mais ils n'ont pas cette certitude que donne l'aveu, qui est au-dessus de nos lumières. 62

Il se sent trahi. L'infidélité pour lui est acceptable, mais, à l'égard de sa femme, il demande une hauteur morale. Le comportement et les actions de sa femme lui sont reprehensibles:

Le comte de Tende avait toujours trouvé sa femme aimable, quoiqu'il ne l'eût pas également aimée; mais elle lui avait toujours paru la plus estimable femme qu'il eût jamais vue; ainsi il n'avait pas moins étonnement que de fureur et, au travers de l'un et de l'autre, il sentait encore, malgré lui, une douleur où la tendresse avait quelque part. 63

Mais cette fois encore, c'est le sentiment de son honneur et de sa dignité blessés qui domine:

... il ne songea qu'à faire mourir sa femme, mais la mort du prince de Navarre et celle de La Lande, qu'il

⁶¹Ibid., p. 409.

⁶³Loc. cit.

⁶²Ibid., p. 410.

reconnut aisément pour le confident, ralentit un peu sa fureur. Il ne douta pas que sa femme ne lui eût dit vrai, en lui disant que son commerce n'avait jamais été soupçonné; il jugea que le mariage du prince de Navarre pouvait avoir trompé tout le monde puisqu'il avait été trompé lui-même. 64

C'est le dépit qui lui inspire un violent désir de vengeance, mais seule la pensée de son honneur et sa réputation l'empêchent d'exécuter son dessein:

... cette ignorance entière du public pour son malheur lui fut un adoucissement; mais les circonstances, qui lui faisaient voir à quel point et de quelle manière il avait été trompé, lui perçaient le coeur, et il ne respirait que la vengeance. Il pensa néanmoins que, s'il faisait mourir sa femme et que l'on s'aperçut qu'elle fut grosse, l'on soupçonnerait aisément la vérité. Comme il était l'homme du monde le plus glorieux, il prit le parti qui convenait le mieux à sa gloire et résolut de ne rien laisser voir au public. 65

Cette analyse de Mme de Lafayette est très sarcastique mais aussi très révélatrice. C'est par le faux extérieur du comte qu'elle nous fait voir son véritable caractère.

Dans le monde du comte de Tende et même dans celui de certains personnages de Mme de Lafayette, l'apparence est toujours un artifice:

Elle n'exprime pas ce que l'on est, mais ce que l'on prétend être. Elle est le masque que l'on se choisit. Mais c'est un artifice nécessaire, car il permet l'institution de l'ordre dans lequel la société s'accomplit. Le problème qui se pose à chacun des membres de cette société est moins de prouver sa vertu que d'établir et de défendre sa réputation. Plus précisément, la vertu est réputation. C'est sur cette réputation que l'être est jugé, et c'est ce jugement qui lui donne sa vraie place, fait de lui un personnage honnête ou malhonnête, digne d'estime ou de mépris. 66

⁶⁴Ibid., pp. 410-411.

⁶⁵Ibid., p. 411.

⁶⁶Pingaud, op.cit., p. 84.

La mort de la comtesse est la vengeance du comte. La satisfaction de savoir que son honneur reste intacte lui importe le plus: "Le comte de Tende reçut cette nouvelle sans inhumanité, et même avec quelques sentiments de pitié, mais néanmoins avec joie."⁶⁷

La complexité de la personnalité du comte de Tende et surtout les sentiments contradictoires qu'il manifeste envers sa femme et leur mariage rendent son portrait très intéressant du point de vue psychologique, et nous montrent à la fois la perspicacité que possède Mme de Lafayette en tant qu'observatrice de la nature humaine. Mais néanmoins, c'est un portrait dur et brutal qui indique non seulement l'hostilité de notre romancière envers l'homme, qu'elle voit fondamentalement comme inconstant et infidèle, mais encore il nous révèle plus nettement l'attitude pessimiste de Mme de Lafayette à l'égard du mariage qui, à son avis, a peu de chances de réussir dans une société où les considérations politiques et sociales jouent le rôle de première importance dans le choix des conjoints.

LE PRINCE DE MONTPENSIER

Le portrait du prince de Montpensier est plutôt conventionnel et n'est ni aussi frappant ni développé au point où sont ceux du prince de Clèves ou du comte de Tende qui jouent des rôles de première importance. Dans La

⁶⁷La Comtesse de Tende, p. 412

Princesse de Montpensier, le rôle du prince est secondaire à ceux de la princesse, du duc de Guise et du comte de Chabanes. Il n'existe que par rapport à eux. Ce prince reste dans l'arrière-plan de la nouvelle presque insignifiant. Il est intéressant de noter que Mme de Lafayette ne lui donne aucune description physique et ne loue aucune qualité morale qui puisse nous faire l'estimer. Mais le portrait du prince de Montpensier mérite un certain examen car il reprend un nouvel aspect du thème de la jalousie, sujet dont les nuances et les profondeurs intéressent beaucoup Mme de Lafayette.

A deux reprises, et dès le début de son récit, Mme de Lafayette signale chez le prince de Montpensier une "jalousie naturelle". Rentrant chez lui après deux années passées sur les champs de bataille, le prince retrouve, embellie et accomplie, une épouse en qui il n'avait vu jusque-là une enfant et avec qui il n'avait presque aucun rapport. Elle lui est quasi une personne inconnue:

Il fut surpris de voir la beauté de cette princesse dans une aussi grande perfection et, par le sentiment d'une jalousie qui lui était naturelle, il en eut quelque chagrin prévoyant bien qu'il ne serait pas seul à la trouver belle. 68

C'est le comte de Chabanes, le meilleur ami du prince et le confident de la princesse, qui met en rapport les deux époux:

Le comte, avec une sincérité aussi exacte ... dit au prince tout ce qu'il connaissait en cette princesse capable de la lui faire aimer; et il avertit aussi

⁶⁸La Princesse de Montpensier, p. 8.

Mme de Montpensier de toutes les choses qu'elle devait faire pour achever de gagner le coeur et l'estime de son mari. 69

Mais le prince est un jaloux plus qu'un amoureux. Son absence obligatoire a fait accroître un sentiment de possession exclusive de la princesse. La jalousie du prince se pique facilement. Par exemple, lorsque Mme de Montpensier rentre chez elle accompagnée des jeunes ducs d'Anjou et de Guise, l'étonnement de son mari "fut grand de voir marcher deux hommes à côté de sa femme; mais il fut extrême quand, s'approchant de plus près, il reconnut que c'était le duc d'Anjou et le duc de Guise. La haine qu'il avait pour le dernier, se joignant à sa jalousie naturelle, lui fit trouver quelque chose de si désagréable à voir ces princes avec sa femme, sans savoir comment ils s'y étaient trouvés, ni ce qu'ils venaient de faire en sa maison, qu'il ne put cacher le chagrin qu'il en avait."⁷⁰

Le terme "jalousie naturelle" indique que nous avons affaire à un homme prédisposé à la jalousie comme le contexte l'indique:

... il révèle chez le prince une crainte extrême de l'intrus, et un ardent désir de possession exclusive. (...) le vif désagrément éprouvé par le prince à la vue de ces deux hommes, dont il ignore comment et pourquoi ils sont auprès de sa femme, fait apparaître chez lui une nette tendance à refuser à sa partenaire la liberté d'agir personnellement et indépendamment de lui. 71

⁶⁹Ibid., p. 9.

⁷⁰Ibid., p. 12.

⁷¹Sarlet (Article 2), op.cit., p. 280.

C'est avec difficulté que le prince souffre par le comportement de sa femme de tout ce qui échappe à son contrôle. La jalousie du prince ignore les hésitations et les scrupules qu'avait éprouvés le prince de Clèves. Elle s'exaspère très vite avant même qu'elle soit justifiée. Par exemple, il s'irrite lorsque le duc de Guise regarde sa femme "attentivement". Il le fait se souvenir d'un incident qui lui donne la preuve d'un tel attachement:

Il en conçut dès ce moment une jalousie furieuse qui le fit ressouvenir de l'emportement qu'il (le duc de Guise) avait témoigné lors de son mariage; et il eut quelque pensée que, dès ce temps-là même, il (le duc) en était amoureux. 72

Tous les soupçons de ce prince tourmentent la princesse:

... il s'emporte contre elle avec des violences épouvantables. 73

... n'étant plus maître de sa jalousie, il ordonna à la princesse, sa femme, de s'en aller à Champigny. 74

Encore une fois Mme de Lafayette souligne l'injustice de la condition sociale de son époque en ce qui concerne le mariage. Celui-ci ignorait l'amour comme solution galante mais acceptait une conception politique, ce qui mettait la femme dans une sorte d'esclavage malheureux. C'était une situation atroce pour la femme qui ne pouvait jamais épouser l'homme qu'elle aimait, mais qui était forcée contre sa volonté d'épouser celui qui lui convenait.

⁷²La Princesse de Montpensier, p. 13.

⁷³Ibid., p. 15.

⁷⁴Ibid., p. 23.

Mais le caractère véritable du prince--emporté et brutal--se révèle au moment où il entend la voix d'un homme, la nuit, dans l'appartement de sa femme:

... le prince, ayant enfoncé la porte du passage, entra dans la chambre comme un homme possédé de fureur et qui cherchait sur qui la faire éclater. 75

Il attaque Chabanes et la princesse avec des mots caustiques et cruels:

Est-il possible qu'un homme que j'ai aimé si chèrement choisisse ma femme entre toutes les autres femmes pour la séduire? Et vous, Madame, ... n'était-ce point assez de m'ôter votre coeur et mon honneur, sans m'ôter le seul homme qui me pouvait consoler de ces malheurs? 76

Le portrait du prince est ici pathétique mais jamais sympathique. Se voyant trahi, ce prince devient déraisonnable et injuste: "... il faut que je me venge et puis je m'éclaircirai à loisir."⁷⁷ Même il se montre faible et un peu nerveux:

... ne pouvant plus soutenir la vue de deux personnes qui lui donnaient des mouvements si tristes, il tourna la tête de l'autre côté et se laissa tomber sur le lit de sa femme, accablé d'une douleur incroyable. 78

Même l'extrême maladie dans laquelle tombe la princesse ne touche pas du tout le prince. A son avis, sa femme ne mérite plus son estime ni son amour. Sa réputation est la seule chose qui lui importe:

Le prince feignit d'être malade, afin qu'on ne s'étonnât de ce qu'il n'entraît pas dans la chambre de sa femme. L'ordre qu'il reçut de s'en retourner

⁷⁵Ibid., p. 29.

⁷⁷Ibid., p. 30.

⁷⁶Ibid., pp. 30-31.

⁷⁸Ibid., p. 31.

à la cour, où l'on rappelait tous les princes catholiques pour exterminer les huguenots, le tira de l'embarras où il était. Il s'en alla à Paris, ne sachant ce qu'il avait à espérer ou à craindre du mal de la princesse sa femme. 79

La réaction du prince, en découvrant Chabanes gisant dans une rue des faubourgs de Paris, le matin de la Saint-Barthélemy, est aussi choquante que celle du comte de Tende à la mort de sa femme:

Il fut d'abord saisi d'étonnement à ce pitoyable spectacle; ensuite, son amitié se réveillant, elle lui donna de la douleur; mais le souvenir de l'offense qu'il croyait avoir reçue du comte lui donna enfin de la joie, et il fut bien aise de se voir vengé par les mains de la fortune. 80

En général, le portrait du prince de Montpensier a été très semblable à celui du prince de Clèves, mais ici ils sont antithétiques l'un à l'autre. Cruel et indifférent à sa femme qu'il voit comme une infidèle, le prince de Montpensier n'est pas sympathique. Mme de Lafayette le rend une figure pathétique. Il ne mérite ni l'admiration ni la pitié qu'on attribue au prince de Clèves. Celui-ci continue à éprouver une haute estime et une profonde tendresse pour sa femme jusqu'à sa propre mort--qualités qui manquent au prince de Montpensier. Sans doute ce prince aime-t-il sa femme mais le peu de temps qu'il demeure avec elle à cause de la guerre ne lui a pas donné l'occasion de faire preuve de son amour. Elle lui est une personne quasi inconnue qu'il possède plus qu'il n'aime. C'est l'absence du prince qui facilite l'infidélité de la princesse.

⁷⁹Ibid., pp. 31-32.

⁸⁰Ibid., p. 32.

Mme de Lafayette ne rend pas le caractère du prince de Montpensier aussi méprisable que celui du comte de Tende (celui-ci humilie sa femme par son libertinage et son infidélité), mais néanmoins les deux se ressemblent. Chacun d'eux demande l'estime et l'amour d'une épouse mais se montre incapable de rendre la pareille en cas de besoin. Une fois trahi, la jalousie de ces deux maris demande vengeance à n'importe quel prix. Tous deux sont incapables de pardon. Pour eux, c'est une dégradation de l'amour-propre.

DON GARCIE

Parmi les cinq personnages qui jouent le rôle du mari dans les ouvrages de Mme de Lafayette, le dernier mari, don Garcie, est le seul qui trouve un bonheur parfait dans le mariage. A travers les portraits de don Garcie et d'Hermenesilde (soeur de Consalve), Mme de Lafayette nous montre le développement progressif d'un amour d'inclination qui aboutit à une union conjugale bienheureuse et fidèle. Elle fait coïncider et réussir l'amour, "cette passion si peu raisonnable,"⁸¹ et le mariage, cette "institution si rationnelle."⁸² Pour la première fois dans notre étude des maris, nous voyons un mari qui aime son épouse d'un amour passionné et exclusif et qui reçoit en récompense l'amour aussi fervent et sincère de sa femme. Mme de Lafayette trace l'évolution de cet amour de sa naissance jusqu'à sa culmination dans le mariage. Dans la première partie du livre, don Garcie

⁸¹Zumthor, op.cit., p. 106.

⁸²Loc. cit.

se montre amant faisant la cour à Hermenesilde. Dans la seconde partie, nous le voyons dans le rôle de mari et de roi.

Mme de Lafayette présente ce prince comme "jeune, bien fait et ambitieux."⁸³ Quant au personnage, elle le rend généreux et magnanime méritant l'estime et la fidélité de tous ses sujets comme nous témoigne Consalve:

Il m'aimait comme un frère plutôt que comme un sujet; il ne me cachait rien; il ne me refusait rien; et il laissait voir à toute le monde qu'on ne pouvait être aimé de lui si on ne l'était de Consalve. 84

Aucune hyperbole et pas de superlatif impersonnel. La vérité humaine de son portrait est transmise par la simplicité du style: "Ses bonnes qualités surpassent de beaucoup ses défauts et l'on peut dire qu'il n'en paraît en lui que ceux que les passions y font naître."⁸⁵

Dans tous ses ouvrages, Mme de Lafayette nous introduit une conception différente de l'amour, celle de l'amour d'inclination, qui se manifeste comme le seul et vrai amour. C'est dans le personnage de don Garcie que Mme de Lafayette nous présente sa thèse. Par exemple, dans un discours avec Consalve, don Garcie parle de la nécessité de la surprise dans l'amour, qui, pour Mme de Lafayette, est la chose la plus importante:

Je serais incapable de devenir amoureux d'une personne avec qui je serais accoutumé et, si je ne suis surpris d'abord, je ne puis être touché. Je

⁸³Zaide, p. 52

⁸⁴Ibid.

⁸⁵Ibid., p. 52.

crois que les inclinations naturelles se font sentir dans les premiers moments; et les passions, qui ne viennent que par le temps, ne se peuvent appeler de véritables passions. 86

La beauté physique et morale de la femme est une qualité essentielle:

Nous jugeons de leur esprit par leur physionomie et ensuite par leurs lettres; et quand nous venons à les voir de plus près, nous sommes charmés du plaisir de découvrir ce que nous ne connaissons point encore. Tout ce qu'elles disent a la grâce de la nouveauté; leur manière nous surprend; la surprise augmente et réveille l'amour... 87

L'amour qui éclate entre le prince, don Garcie, et Hermenesilde, sert à illustrer la thèse de Mme de Lafayette. Considérons leur première rencontre et surtout les réactions de don Garcie:

La reine lui présenta Hermenesilde ... il fut surpris de sa beauté et il parut de l'admiration dans cette surprise. Il dit qu'on n'avait jamais vu, en une même personne, de l'éclat, de la majesté et de l'agrément; qu'avec des cheveux noirs on n'avait jamais vu un si beau teint des yeux si bleus; qu'elle avait de la gravité avec l'air de la première jeunesse; enfin plus il la regardait, et plus il lui donnait de louanges. (...) Les jours suivants, il ne put s'empêcher de lui parler; il me parut que l'inclination qu'il avait pour elle l'emportait comme un torrent à quoi il ne pouvait résister. 88

L'amour d'inclination est tout-puissant. Il fait naître une passion irrésistible dans sa victime. Mais toujours il y a des obstacles qui se présentent. L'opposition la plus forte vient de Consalve, l'ami intime de don Garcie et le frère d'Hermenesilde:

S'il voulait épouser ma soeur, je n'y pourrais consentir par l'intérêt de sa grandeur; et s'il ne la voulait pas

⁸⁶Ibid., p. 54.

⁸⁷Ibid., p. 53.

⁸⁸Ibid., p. 61.

épouser, et qu'elle l'aimât néanmoins, comme elle l'aimerait infailliblement, j'aurais le déplaisir de voir ma soeur la maîtresse d'un maître que je ne pourrais haïr, quoique je le dusse. 89

... le roi n'y consentira jamais. Je ne le voudrais pas sans son consentement: peut-être même que le prince ne le voudrait pas aussi ou qu'il ne le voudrait ni assez fortement ni assez longtemps pour l'exécuter. Enfin c'est une chose que ne se peut faire; et je ne veux pas laisser croire au public que je hasarde la réputation de ma soeur sur l'espérance mal fondée d'une grandeur où nous ne parviendrons jamais. Si don Garcie continue à aimer Hermenesilde, je la retirerai de la cour. 90

Mais la passion de don Garcie est plus forte que son amitié pour Consalve:

... il m'aimait encore assez pour avoir quelque douleur de s'embarquer dans une chose dont il savait bien que je serais offensé; mais il aimait déjà trop Hermenesilde pour abandonner le dessein de s'en faire aimer. 91

Don Garcie parle à Hermenesilde et lui témoigne la passion qu'il a pour elle "avec le plus d'ardeur qu'il lui fut possible et, comme il était véritablement amoureux, il n'eut pas de peine à lui persuader son amour."⁹² On ne doute pas que les sentiments du prince pour Hermenesilde ne soient vraiment sincères:

Il avait cherché avec soin tous les moyens de lui plaire; il lui avait laissé espérer qu'il la mettrait un jour sur le trône de Léon; enfin il lui avait témoigné tant d'amour qu'elle lui avait entièrement abandonné son coeur. 93

On observe toujours une transformation dans le comportement de la victime qui ne semble pas être naturelle. Consalve

⁸⁹Ibid., pp. 54-55.

⁹¹Ibid., p. 62.

⁹³Ibid., p. 69.

⁹⁰Ibid., p. 63.

⁹²Ibid., p. 67.

le remarque: "Je voyais bien quelque diminution dans l'amitié de don Garcie, mais je l'attribuais à l'inégalité ordinaire des jeunes gens."⁹⁴ Cette passion fait paraître dans le caractère de don Garcie une faiblesse passagère, celle de la trahison. Non seulement trompe-t-il son meilleur ami en décidant de lui cacher sa passion, mais encore il persuade Hermenesilde de mentir à son frère. Il profite de l'absence de Consalve pour voir souvent la jeune femme et il le fait avec tant de précaution que personne ne s'en aperçoit. Il se laisse même persuader par don Ramire et Nugna Bella, qui complotent de faire ruiner Consalve, de faire éloigner celui-ci de la cour:

Le prince n'eût point de peine à y consentir; il avait une si grande honte de tout ce qu'il faisait contre moi que ma présence lui était un continuel reproche de sa faiblesse. ⁹⁵

Mais plus tard les deux amis sont réunis, et don Garcie, en tout humilité, prie Consalve de lui pardonner les malheurs qu'il lui avait causés:

Je trouvais que j'avais perdu la raison de vous avoir caché si soigneusement l'amour que j'avais pour Hermenesilde; il me semblait que les sentiments que j'avais pour elle étaient d'une nature à n'être pas désapprouvés; (...) ⁹⁶

Il ne l'a courtisée que pour le bon motif:

... et douteriez-vous que je ne fusse légitime possesseur d'Hermenesilde? Je le suis, ajouta-t-il, et il ne manque rien à mon bonheur, sinon que vous y consentiez et que vous en soyez le témoin. ⁹⁷

⁹⁴Ibid., p. 67.

⁹⁶Ibid., p. 137.

⁹⁵Ibid., p. 72.

⁹⁷Ibid., p. 134.

Madame de Lafayette nous montre un roi passionnément amoureux et respectueux de la réputation de son amante et dont la conduite reste toujours honorable:

Je ne pus me résoudre à attendre la fin de la guerre pour être possesseur d'Hermenesilde et je fis dire à Nugnez Fernando que j'étais résolu d'enlever sa fille en me retirant de la cour ... J'épousai Hermenesilde dès le soir même que nous fumes arrivés (à Palence): la bienséance et mon amour le voulaient ainsi. 98

Non seulement la situation conjugale de don Garcie est-elle antithétique à celle du roi Henri II, mais encore Mme de Lafayette a établi un contraste évident entre les deux en ce qui concerne les traits de caractère. Contrairement à Henri II, faible et presque enfantin, don Garcie se présente comme roi glorieux, puissant, mûri et très soucieux de l'importance de sa position et de son devoir. Doué d'une "ambition naturelle" et d'une prouesse militaire, il gouverne efficacement toutes les affaires de son Etat et défend courageusement son pays dans la bataille:

Les forces de don Garcie et la valeur de Consalve s'étaient rendues si redoutables que les Maures accordèrent tous les articles de la paix comme le roi de Léon le souhaitait. (...) il voulut séjourner quelque temps dans les places qu'il avait conquises et il alla à Almaras, que les Maures lui avaient cédé. La reine, qui aimait passionnément le roi son mari, l'avait presque toujours suivi depuis la guerre était commencé. Pendant le siège de Talavera, elle était demeurée à un lieu qui n'en était pas fort éloigné; une légère indisposition l'y retenait encore; mais elle devait bientôt se rendre auprès de lui. 99

Ces dernières phrases servent à nous montrer la dévotion totale d'Hermenesilde pour don Garcie et surtout la puissance

⁹⁸Ibid., p. 138.

⁹⁹Ibid., p. 222.

et fermeté de leur amour.

Dès que l'on sépare l'amour du mariage, on arrive à une dualité de l'époux et de l'amant. Cette séparation de deux fonctions en deux personnes distinctes est un fait constaté et inévitable dans le monde que décrit Mme de Lafayette où l'amour reste lié à la fatalité. La plupart des mariages que nous avons examinés ont confirmé cette situation, surtout celui de M. de Clèves. Mais les romans de Mme de Lafayette s'élèvent contre cet état de choses et l'une de ses conclusions pourrait être: le bonheur n'est possible que si ces deux qualités sont réunies dans une même personne. Ce n'est vraiment que don Garcie qui semble avoir été parfaitement doté de ces deux qualités.

Pour conclure, le raisonnement de Mme de Lafayette qui explique l'échec de l'amour dans le mariage et sa réussite hors du mariage est fondé sur cette différence entre l'amour-estime, qui ne produit pas le bonheur mais qui assure une espèce de tranquillité, et l'amour-inclination, le véritable amour (d'après Mme de Lafayette) qui surgit entre deux êtres comme une sorte de fureur divine ou fatalité. Dans La Princesse de Clèves et les deux nouvelles (La Princesse de Montpensier et La Comtesse de Tende), cette fatalité des "vrais attachements" apparaît mieux dans le fait que l'amour, au lieu de s'achever par un mariage, commence immédiatement après celui-ci. Ce qui exprime le mieux ce qu'il y a de vrai, de libre, et d'inorganisé dans la genèse

de cet amour, c'est l'impossibilité du choix qui suppose une insensibilité qui est la négation du véritable amour. L'amour-inclination est marqué dès sa naissance par la sceau de l'incertitude. Son apparition est toujours foudroyante. Inattendu et irraisonné, il surgit brusquement, là où on ne l'attendait pas: "Il n'y a de passions que celles qui nous frappent d'abord et nous surprennent; les autres ne sont que des liaisons où nous portons volontairement notre coeur. Les véritables inclinations nous l'arrachent malgré nous."¹⁰⁰ Toute la démonstration de Mme de Lafayette repose sur l'idée que l'estime et la connaissance mutuelle sont incapables de provoquer cette passion ou de la soutenir.

¹⁰⁰Zaïde, p. 88.

CHAPITRE II

LES AMANTS

Dans ce chapitre nous voulons déterminer si l'amour qui surgit hors du mariage peut conserver la constance et la fidélité. L'amour-inclination est-il capable de soutenir la passion? Pour trouver la réponse à cette question, du moins en ce qui concerne l'oeuvre de Mme de Lafayette, il faut étudier les personnages masculins qui jouent le rôle de de l'amant dans ses ouvrages. C'est l'amant qui personnifie l'amour-inclination et dont les actions incarnent tous les traits de cet amour, le seul et véritable selon Mme de Lafayette.

Avant d'aborder notre examen, il faut mentionner que toujours des obstacles réels et souvent insurmontables existent qui empêchent l'amour-inclination de s'épanouir. La première difficulté qui se présente comme obstacle extérieur, c'est que l'amant est rarement libre d'aimer: "Le choix capricieux de la passion se porte sur un objet que, par définition, elle ne peut conquérir, qu'il appartienne déjà à un autre"¹--c'est le cas le plus fréquent. Ainsi Nemours, les ducs de Guise et d'Anjou, le vidame de Chartres, le chevalier de Navarre, les comtes de Sancerre et de Chabanes aiment des femmes mariées. Au contraire, pour quelques-uns

¹Bernard Pingaud, Madame de Lafayette par elle-même (Paris: Editions du Seuil, 1959), p. 73.

d'entre eux, le problème n'est point d'arracher une femme à son mari, il est de l'enlever à un rival. Tel est le cas pour Alphonse, Alamir et Consalve. Aussi existe-il des obstacles intérieurs dans l'être même de l'amoureux qui viennent contrarier ou irriter l'amour. Ces obstacles se ramènent à deux types: l'ambition et la jalousie. En ce qui concerne l'ambition, c'est, avec l'amour, la grande passion humaine. Dans tous les romans de Mme de Lafayette, ces deux passions se partagent l'âme des personnages de même qu'elles fondent toutes les intrigues de la cour:

On conçoit aisément que dans un monde où l'amour est toujours mêlé à la politique et la politique à l'amour, ces deux sortes d'intérêt se heurtent plus souvent qu'ils ne se soutiennent. La passion est une source de désordre parce qu'elle ne parvient jamais à se soumettre complètement aux exigences de l'intrigue. ²

Donc, l'amour peut faire obstacle à la réalisation de l'ambition et l'ambition à celle de l'amour. Quant à la jalousie, loin d'être, comme l'ambition, un élément indépendant, étranger à l'amour, elle en fait partie intégrante. Chez Mme de Lafayette, la jalousie est si intimement mêlée à l'amour qu'elle est considérée comme l'indisputable preuve de l'amour--seule la morsure de la jalousie vient apprendre à Consalve qu'il aime Zaïde, et à Mme de Clèves qu'elle aime Nemours. Au sein de l'amour irrationnel, la jalousie est elle-même une force irrationnelle, mais aux intérêts et aux procédés différents: "C'est une frénésie qui affole l'être, et le fait agir à la fois contre l'attente de la raison

²Ibid., p. 76.

('on est jaloux sans sujet quand on est bien amoureux') et de l'amour."³ Il n'est point dans les récits de Mme de Lafayette un personnage amoureux qui ne soit, plus ou moins, tôt ou tard, victime des "morsures de la jalousie."

Chacun des portraits des amants que nous allons examiner, nous montre un homme qui brûle de désir et de passion pour une femme et dont le seul but c'est la possession:

Quels que soient ses scrupules et son sens de l'honneur, quelque respect que sa maîtresse lui inspire, il ne (sait) renoncer à la posséder. Beau, plein d'esprit et de valeur, il met toute son habileté au service de sa passion et constitue pour la femme qui l'aime une tentation de faiblesse constante. 4

LE DUC DE NEMOURS

Dans le portrait du duc de Nemours, Mme de Lafayette nous montre la situation ironique d'un amant galant et libertin, le "Don Juan des coeurs"⁵ qui, après s'être changé en "précieux chevalier d'un unique amour,"⁶ finit par être trompé par sa propre fidélité.

Au début de La Princesse de Clèves, le duc de Nemours se présente comme l'homme à conquêtes par excellence, l'amant qui a tout pour plaire aux dames et qui ne connaît que des

³Paul Zumthor, "Le sens de l'amour et du mariage dans la conception classique de l'homme (Mme de Lafayette)," Archiv für des Studium der neueren Sprachen und Literaturen, Bd. 181 (1942), p. 103.

⁴Pingaud, op.cit., p. 67.

⁵Charles Dédéyan, Madame de Lafayette (Paris: Société d'Édition d'Enseignement supérieur, 1956), p. 214.

⁶Loc. cit.

succès dans les affaires de coeur. Mme de Lafayette fait de lui l'homme le plus adulé de la cour et l'objet de l'admiration générale. Elle vante les qualités physiques et morales de Nemours avec une insistance particulière sur le mouvement et l'allure de son personnage:

Ce prince était un chef-d'oeuvre de la nature; ce qu'il avait de moins admirable, c'était d'être l'homme de monde le mieux fait et le plus beau. Ce qui le mettait au-dessus des autres était une valeur incomparable, et un agrément dans son esprit, dans son visage et dans ses actions que l'on n'a jamais vu qu'à lui seul; il avait un enjouement qui plaisait également aux hommes et aux femmes, une adresse extraordinaire dans tous ses exercices, une manière de s'habiller qui était toujours suivie de tout le monde, sans pouvoir être imitée, et enfin un air dans toute sa personne qui faisait qu'on ne pouvait regarder que lui dans tous les lieux où il paraissait. ⁷

Tous les superlatifs font ressortir tout ce qu'il y a d'extraordinaire dans la perfection de Nemours. Mme de Lafayette fait de lui un être qui ne souffre aucune comparaison.

Mais l'aspect le plus caractéristique du personnage de Nemours que souligne Mme de Lafayette, c'est son pouvoir de séduction. C'est un Don Juan, en apparence sans grande sensibilité et qui ne court qu'après son plaisir. C'est en faisant des victimes de Nemours que Mme de Lafayette rend le mieux compte du pouvoir de ce dernier. Elle en fait un séducteur accompli, conquérant celles qui lui résistent, généreux envers celles qui s'offrent à lui:

Il n'y avait aucune dame dans la cour dont la gloire n'eut été flattée de le voir attaché à elle; peu de

⁷La Princesse de Clèves, pp. 243-244.

celles à qui il s'était attaché, se pouvaient vanter de lui avoir résisté, et même plusieurs, à qui il n'avait point témoigné de passion, n'avaient pas laissé d'en avoir pour lui. Il avait tant de douceur et tant de disposition à la galanterie qu'il ne pouvait refuser quelques soins à celles qui tâchaient de lui plaire; ainsi il avait plusieurs maîtresses, mais il était difficile de deviner celle qu'il aimait véritablement. 8

Non seulement est-il galant (au sens péjoratif du mot) mais encore il est très ambitieux. N'éprouvant pas de vrai amour pourquiconque, il essaie de profiter de celles qui lui apportent le plus grand nombre d'avantages, et en briguant la main d'Elisabeth d'Angleterre, il monnaie ses propres charmes:

Cependant, le duc de Nemours était demeuré à Bruxelles, entièrement rempli et occupé de ses desseins pour l'Angleterre. Il en recevait ou y envoyait continuellement des courriers: ses espérances augmentaient tous les jours, et enfin Lignerolles lui manda qu'il était temps que sa présence vint achever ce qui était si bien commencé. Il reçut cette nouvelle avec toute la joie que peut avoir un jeune homme ambitieux, qui se voit porté au trône par sa seule réputation. 9

Mme de Lafayette semble à dessein accumuler les traits ou plutôt accuser la galanterie et l'ambition de Nemours avant de le mettre en présence de la princesse de Clèves. Leur première rencontre produit un coup de foudre bouleversant qui est une nouveauté pour le duc. Pour la première fois, une femme fait impression dans son coeur:

M. de Nemours fut tellement surpris de sa beauté que, lorsqu'il fut près d'elle, et qu'elle lui fit la révérence, il ne put s'empêcher de donner des marques de son admiration ... de tout le soir, il ne put admirer que Mme de Clèves. 10

⁸Ibid., p. 244.
¹⁰Ibid., p. 262.

⁹Ibid., pp. 260-261.

Il ne peut se libérer de cette emprise toute physique:

"M. de Nemours sentait pour elle une inclination violente, qui lui donnait cette douceur et cet enjouement qu'inspirent les premiers désirs de plaire."¹¹ La transformation de son personnage ne tarde point à venir. Elle est, pour ainsi dire, immédiate. D'abord il met un terme à ses nombreuses relations sentimentales:

La passion de M. de Nemours pour Mme de Clèves fut d'abord si violente qu'elle lui ôta le goût et même le souvenir de toutes les personnes qu'il avait aimées et avec qui il avait conservé des commerces pendant son absence. Il ne prit pas seulement le soin de chercher des prétextes pour rompre avec elles, il ne put se donner la patience d'écouter leurs plaintes et de répondre à leurs reproches. ¹²

Renonçant à la galanterie, il renonce en outre à l'ambition:

"Son impatience pour le voyage d'Angleterre commença même à se ralentir et il ne pressa plus avec tant d'ardeur les choses qui étaient nécessaires pour le départ."¹³ Lui qui jusqu'ici ne cachait pas ses amours ou l'inclination qu'il éprouvait pour quelque dame, devient discret et circonspect:

"Il se transforme en héros délicat et précieux, soucieux de ne pas déplaire à sa dame, de ménager sa délicatesse et sa retenue. Il n'est plus celui qui trouvait la hardiesse:

Mme de Clèves lui paraissait d'un si grand prix qu'il se résolut à manquer plutôt à lui donner des marques de sa passion que de se hasarder à la faire connaître au public."¹⁴

¹¹Ibid., p. 263.

¹²Ibid., p. 269.

¹³Ibid.

¹⁴Dédéyan, op.cit., pp. 203-204.

Dans son nouveau rôle d'amant attentif, il éprouve pour la première fois, sans doute, un sentiment qu'il n'a guère jusqu'ici éprouvé: la jalousie. Il ne veut pas que sa maîtresse aille au bal du maréchal de Saint-André et il fait publiquement des objections que jusqu'ici il n'avait faites à propos d'aucune de ses maîtresses: "Il dit ... que, quand on n'est point aimé, on souffre encore davantage de voir sa maîtresse dans une assemblée; que, plus elle est admirée du public, plus on se trouve malheureux de n'être point aimé, que l'on craint toujours que sa beauté ne fasse naître quelque amour plus heureux que le sein."¹⁵

Le changement de Nemours, qui est devenu sombre et même taciturne depuis son retour de Bruxelles est remarqué par toute la cour, surtout par la Reine Dauphine:

Devant que d'y aller il avait un nombre infini de maîtresses, et c'était même un défaut de lui; car il ménageait également celles qui avaient du mérite et celles qui n'en avaient pas. Depuis qu'il est revenu, il ne connaît ni les unes ni les autres; il n'y a jamais eu un si grand changement; je trouve même qu'il y en a dans son humeur, et qu'il est moins gai que de coutume. ¹⁶

Nemours devient l'opposé de ce qu'il était. Il n'a plus d'ambition ni de plaisir après avoir été toute sa vie emporté par l'un et l'autre. En somme, seul l'amour de Mme de Clèves lui importe. Il se transforme en amoureux précieux et transi, timide, même fidèle et il n'ose déclarer son amour. Il ne parle à Mme de Clèves qu'avec un air doux et soumis: "Il

¹⁵La Princesse de Clèves, p. 271.

¹⁶Ibid., p. 267.

s'assit vis à vis d'elle, avec cette crainte et cette timidité que donnent les véritables passions. Il demeura quelques temps sans pouvoir parler."¹⁷ Il devient chaste et respectueux--c'est la conversion de Don Juan."¹⁸ Un peu plus tard à Coulommiers, il devient presque le héros romantique dans son extase de voir Mme de Clèves ornant sa canne des Indes de rubans et contemplant son image à la lumière d'un flambeau. Il s'abandonne à la rêverie:

La passion n'a jamais été si tendre et si violente qu'elle l'était alors en ce prince. Il s'en alla sous des saules, le long d'un petit ruisseau qui coulait derrière la maison où il était caché. Il s'éloigna le plus qu'il lui fut possible, pour n'être vu ni entendu de personne, il s'abandonna aux transports de son amour, et son coeur en fut tellement pressé qu'il fut contraint de laisser couler quelques larmes, mais ces larmes n'étaient pas de celles que la couleur seule fait répandre, elles étaient mêlées de douceur et de ce charme qui ne se trouve que dans l'amour. 19

Mme de Lafayette le transforme en amoureux précieux qui essaie d'analyser son amour:

Il se mit à repasser toutes les actions de Mme de Clèves depuis qu'il en était amoureux; quelle rigueur honnête et modeste elle avait toujours eue pour lui, quoiqu'elle l'aimât. Car, enfin, elle m'aime, disait-il; elle m'aime, je n'en saurais douter; (...) Cependant je suis traité avec la même rigueur que si j'étais haï; (...) je la vois toujours se défendre également contre moi et contre elle-même. (...) Que puis-je donc espérer, et quel changement dois-je attendre dans ma destinée? 20

Mais l'ancien Nemours ne disparaît complètement.

Quelques traits de caractère reparaissent de temps en temps.

¹⁷Ibid., p. 293.

¹⁸Dédéyan, op.cit., p. 206.

¹⁹La Princesse de Clèves, pp. 368-369.

²⁰Ibid., p. 369.

Il devient plus hardi quand il vole adroitement le portrait de la princesse et même davantage quand il lui déclare sans ambages son vol. La nécessité de recopier la fameuse lettre égarée de vidame donne à Nemours l'occasion de passer tout un après-midi seul avec la princesse et de faire avec elle un tête-à-tête charmant. Il montre une discrétion indigne d'un gentilhomme et d'un honnête homme en écoutant tout au long l'aveu de Mme de Clèves à son mari qui révèle à Nemours qu'il est l'élu de la princesse. Ses réactions font reparaître le Nemours de jadis, l'égoïste, celui qui tire vanité d'une conquête difficile:

Il sentit, pourtant, un plaisir sensible de l'avoir réduite à cette extrémité. Il trouva de la gloire à s'être fait aimer d'une femme si différente de toutes celles de son sexe. 21

De cet aveu, Nemours éprouve un plaisir d'orgueil, car Mme de Clèves est soumise à son amour. C'est cet orgueil qui le rend imprudent et même indiscret au point de conter en termes à peine voilés au vidame de Chartres l'aveu de la princesse et son amour pour lui: "... parce qu'il flatte la gloire, l'amour désire en même temps se faire connaître. (...) toute passion brûle de se révéler au moins à une personne."²²

Puis, pour dissimuler la vérité de sa propre culpabilité, Nemours fait croire à la princesse que M. de Clèves a divulgué le secret de l'aveu. C'est l'acte le plus vil:

M. de Nemours, qui vit les soupçons de Mme de Clèves sur son mari, fut bien aise de les lui confirmer. Il

²¹Ibid., p. 337.

²²Pingaud, op.cit., p. 88.

savait que c'était le plus redoutable rival qu'il eût à détruire.

--La jalousie, répondit-il, et la curiosité d'en savoir peut-être davantage que l'on ne lui en a dit, peuvent faire faire bien des imprudences à un mari. ²³

En ce moment Nemours est perfide. Il n'est plus le héros irréprochable, "c'est l'homme en proie à la passion, à la passion qui le fait aller à l'acte le plus dégradant."²⁴ La jalousie et la cruauté de Nemours se révèlent dans sa réaction à la maladie du prince de Clèves:

... l'extrémité du mal de M. de Clèves lui ouvrit de nouvelles espérances. Il vit que Mme de Clèves serait peut-être en liberté de suivre son inclination et qu'il pourrait trouver dans l'avenir une suite de bonheur et de plaisirs durables. ²⁵

Mais on aurait tort de condamner Nemours: "This kind of self-interest is common to all the characters."²⁶ Au lieu de cela, il faut souligner le sommet que le duc de Nemours a atteint. La transformation de son caractère est tout à fait remarquable. Il est bien devenu celui que la sensibilité de la princesse veut voir:

Ce prince se présenta à son esprit, aimable au-dessus de tout ce qui était au monde, l'aimant depuis longtemps avec une passion pleine de respect et de fidélité, méprisant tout pour elle, respectant jusqu'à sa douleur, songeant à la voir sans songer à être vu, quittant la cour dont il faisait les délices, pour aller regarder les murailles qui la renfermaient, pour venir rêver dans les lieux où il ne pouvait prétendre de la rencontrer, enfin, un homme digne d'être aimé par son seul attachement, et pour qui elle avait une inclination

²³ La Princesse de Clèves, p. 347.

²⁴ Dédéyan, op.cit., p. 210.

²⁵ La Princesse de Clèves, p. 373.

²⁶ Helen Karen Kaps, Moral Perspective in "La Princesse de Clèves" (Oregon: University of Oregon Books, 1968), p. 42.

si violente, qu'elle l'aurait aimé quand il ne l'aurait pas aimée, mais, de plus, un homme d'une qualité élevée et convenable à la sienne. 27

La transformation de Nemours a été une sorte de purification par sacrifice pour qu'il puisse mériter l'amour de Mme de Clèves. Mais ironiquement elle le refuse. C'est la fidélité et la constance même de Nemours qu'elle met en question:

... je crois que les obstacles ont fait votre constance ... Vous avez déjà eu plusieurs passions, vous en auriez encore ... la certitude de n'être plus aimée de vous, comme je le suis, me paraît un si horrible malheur que, quand je n'aurais point de raisons de devoir insurmontables, je doute si je pourrais me résoudre à m'exposer à ce malheur. 28

Toutes les hésitations de Mme de Clèves la ramènent au même point: "La fin de l'amour du prince et les maux de la jalousie qu'elle croyait infaillibles dans un mariage lui montraient un malheur certain où elle s'allait jeter."²⁹

Donc, ce n'est pas une fidélité réelle qui fait hésiter Mme de Clèves, c'est une infidélité possible:

Les hommes conservent-ils de la passion dans ces engagements éternels? Dois-je espérer un miracle en ma faveur, et puis-je me mettre en état de voir certainement finir cette passion dont je ferais de toute ma félicité? 30

Selon le raisonnement de Mme de Lafayette, qui parle par la bouche de la princesse de Clèves, le mariage d'amour est une duperie: "... s'il est vain d'espérer que la passion se pro-

²⁷La Princesse de Clèves, p. 380.

²⁸Ibid., p. 387.

²⁹Ibid., p. 392.

³⁰Ibid., p. 387.

longe, il est vain aussi de prétendre fonder sur elle un lien durable."³¹ Le mariage exige de l'amour et des amoureux des promesses qu'ils ne peuvent pas tenir.

Mme de Lafayette a choisi le personnage de Nemours pour nous montrer un exemple de la fugacité de l'amour des hommes. Nemours n'appartient pas à l'espèce d'amants pathétiques et tragiques qui meurent de chagrin et d'amour comme son portrait idéalisé nous fait supposer. Une fois qu'il se voit refusé par la princesse, la flamme de sa passion s'éteint et il redevient le Nemours de jadis, comme Mme de Clèves nous a prévenu: "Vous avez déjà eu plusieurs passions, vous en auriez encore." (p. 387).

Mais Nemours n'est pas du tout le seul coupable. Il y a trois autres personnages qui appartiennent à ce groupe d'amants fugaces: les ducs de Guise et d'Anjou et le vidame de Chartres. Non seulement ils se montrent aussi inconstants que Nemours, qui se révèle incapable d'avoir un attachement permanent, mais encore, sans doute, ils servent de meilleurs exemples d'une des plus décourageantes pensées de Pascal que démontre Mme de Lafayette pendant toute son oeuvre romanesque: "Rien ne nous plaît que le combat et non pas la victoire."³²

LE DUC DE GUISE

Dans le portrait du duc de Guise dont l'histoire se trouve dans La Princesse de Montpensier, Mme de Lafayette

³¹Pingaud, op.cit., p. 81.

³²André Lebois, XVII^e Siècle--Recherches et Portraits (Paris: Editions Denoel, 1966), p. 306.

nous montre un amour qui se rallume entre deux êtres dont le mariage avait sombré sur l'écueil de la politique. Après l'espace de trois ans, un coup de hasard mène chez les Montpensier, le duc de Guise, dont la vue fait ranimer dans le coeur de la princesse de Montpensier le feu mal éteint de leur amour de jadis. Le duc éprouve la même inclination: "... sentant réveiller vivement dans son coeur tout ce que cette princesse y avait autrefois naître, (et) il pensait en lui-même qu'il sortirait difficilement de cette aventure sans rentrer dans ses liens."³³ Il achève de devenir violemment amoureux d'elle et encore une fois il avoue son amour à la princesse. Inconsciemment, c'est un acte de vengeance contre le prince de Montpensier:

... j'ai toujours conservé cette passion qui vous a été connue autrefois, mais qui s'est si fort augmenté en vous revoyant que ni votre sévérité, ni la haine de M. le prince de Montpensier, ni la concurrence du premier prince du royaume [son rival--le duc d'Anjou] ne sauraient lui ôter un moment de sa violence. ³⁴

La princesse se défend, mais la jalousie lui révèle le véritable état de son coeur. Elle ne peut s'empêcher de ressentir un mélange de douleur et de dépit lorsque le bruit se répand à la cour que Madame, la soeur du roi, a un attachement pour le duc de Guise. Elle se sent offensée et quasi affligée de s'être trompée. Mais la générosité de Guise qui lui promet de sacrifier son ambition (l'honneur d'être beau-frère du roi) à l'amour, achève de conquérir la jeune femme. Le duc la convainc que seul son intérêt et non pas son sentiment,

³³La Princesse de Montpensier, p. 11.

³⁴Ibid., p. 15.

l'avait fait continuer l'affaire:

... il lui apprit que, sans s'être attiré les bonnes grâces de Madame par aucun soin, elle l'en avait honoré; que, n'ayant nulle passion pour elle, il avait très mal répondu à l'honneur qu'elle lui faisait, jusques à ce qu'elle lui eût donné quelque espérance de l'épouser; qu'à la vérité la grandeur où ce mariage pouvait l'élever l'avait obligé de lui rendre plus de devoirs et que c'était ce qui avait donné lieu au soupçon qu'en avaient eu le roi et le duc d'Anjou; que l'opposition de l'un ni de l'autre ne le dissuadait pas de son dessein, mais que, si ce dessein lui déplaisait, il l'abandonnait. 35

Mais peu à peu le vrai caractère du prince se révèle. Il ne faut pas longtemps pour qu'il manque à sa promesse, en raison de son amour-propre. En sacrifiant la princesse à Mme de Montpensier, il s'attire le courroux et le dépit du duc d'Anjou (frère de Madame) qui persuade au roi de ne pas consentir au mariage de leur soeur. La douleur et l'outrage qui surgissent dans le duc de Guise par suite de cette action menaçante, ne servent qu'à augmenter sa fierté naturelle: "... par une manière de dépit il s'approcha beaucoup plus de Madame qu'il n'avait accoutumé."³⁶ Le duc d'Anjou essaie d'avertir la princesse de Montpensier par un propos prévenant:

... le duc de Guise ne mérite pas que vous l'ayez choisi ... Il vous trompe, Madame, et vous sacrifie à ma soeur, comme il vous l'a sacrifiée. C'est un homme qui n'est capable que d'ambition ... 37

Les violents reproches de la princesse au sujet de l'infidélité et de la trahison de Guise forcent le duc à faire un retour sur soi-même:

³⁵Ibid., p. 17.

³⁶Ibid., p. 20.

³⁷Ibid.

... aimant cette princesse avec une passion qui ne pouvait plus le laisser vivre dans l'incertitude d'en être aimé, il se détermine tout d'un coup.
 --Vous serez satisfaite, Madame, lui dit-il. Je m'en vais faire pour vous ce que toute la puissance royale n'aurait pu obtenir de moi. Il m'en coûtera ma fortune, mais c'est peu de chose pour vous satisfaire. 38

Il renonce au projet d'épouser Madame et fait annoncer publiquement son prochain mariage avec une certaine princesse de Portien, qu'il n'aime pas:

... la princesse de Montpensier en fut touchée de joie et de douleur. Elle fut bien aise de voir par là le pouvoir qu'elle avait sur le duc de Guise et elle fut fâchée, en même temps, de lui avoir fait abandonner une chose aussi avantageuse que le mariage de Madame. 39

Mais le duc de Guise demande un pareil sacrifice de la princesse: "(il) voulait au moins que l'amour le récompensât de ce qu'il perdait du côté de la fortune."⁴⁰ Il lui persuade de tromper son mari et de risquer tout pour son amour:

Cette belle princesse ne put refuser son coeur à un homme qui l'avait possédé autrefois et qui venait de tout abandonner pour elle. Elle consentit donc à recevoir ses vœux et lui permit de croire qu'elle n'était pas insensible à sa passion. 41

Bientôt et malgré la jalousie croissante de son mari, la princesse, avec la complicité du comte de Chabanes, donne rendez-vous au duc de Guise, la nuit, dans le château de Champigny où l'a confinée son mari, sans considérer ce qu'elle hasarde pour elle-même: "... elle ne put résister davantage à l'envie de voir un amant qu'elle croyait si digne d'elle."⁴² Dans la catastrophe qui suit, le duc de Guise, "qui ne savait quelle résolution à prendre,"⁴³ montre sa lâcheté et son

³⁸Ibid., p. 21.

⁴⁰Ibid.

⁴²Ibid., p. 27.

³⁹Ibid.

⁴¹Ibid., p. 22

⁴³Ibid., p. 29.

ingratitude en sortant de la chambre de la princesse pour sauver sa propre réputation et en laissant Chabanes et la princesse s'exposer à la fureur du prince de Montpensier. L'amour du duc ne se montre pas assez fort pour sauver la princesse du déshonneur, après avoir été la cause véritable de l'éclat qui la compromet. Ce duc, pour qui elle a tout hasardé, tout perdu, qui est cause qu'elle se meurt, cesse de s'informer d'elle, et finit par l'abandonner complètement. Il trouve aisément une passion de remplacement pour se consoler du contre-temps tragique qui l'a séparé de Mme de Montpensier:

Le duc de Guise ... laissa peu à peu éloigner de son âme le soin d'apprendre des nouvelles de la princesse de Montpensier; et, trouvant la marquise de Noirmoutier, personne de beaucoup d'esprit et de beauté, et qui donnait plus d'espérance que cette princesse, il s'y attacha entièrement et l'aima avec une passion démesurée et qui lui dura jusques à la mort. 44

A travers le personnage du duc de Guise, qui est bien le prototype du duc de Nemours, Mme de Lafayette nous montre un amant infidèle dont l'inconstance est due à son ambition et à son goût de plaisirs. Pour lui, l'amour est essentiellement une conquête qui satisfait à sa 'gloire'. Une fois qu'il rencontre des obstacles qui s'opposent à son amour, il le renonce et cherche un nouvel attachement. La notoriété de son amour pour la marquise semble satisfaire à ses plaisirs et lui donner une sorte de renommée qu'il a toujours désiré:

⁴⁴Ibid., p. 32.

Et comme Mme de Noirmoutier était une personne que prenait autant de soin de faire éclater ses galanteries que les autres en prennent de les cacher, celles de M. de Guise et d'elle étaient si publiques que, tout éloignée et toute malade qu'était la princesse de Montpensier, elle les apprit de tant de côtés qu'elle n'en put douter. 45

Le portrait du duc de Guise sert à nous montrer que chaque fois que l'amour réussit à vaincre la raison et l'ambition, c'est une conquête de courte durée. Il arrive toujours que l'ambition obtienne la victoire définitive.

LE DUC D'ANJOU

Dans La Princesse de Montpensier, le duc d'Anjou rivalise avec le duc de Guise pour l'amour de la princesse. Le duc d'Anjou se présente non seulement comme un guerrier brave et glorieux mais encore comme un honnête homme jeune, beau, noble et très célèbre--il est frère du roi. En comparaison avec le duc de Guise, un de ses meilleurs amis, il est l'amant le plus prestigieux, et celui dont la position peut lui donner tout ce qu'il désire. A sa première rencontre avec la princesse de Montpensier, qui possède une "beauté surnaturelle," c'est le duc d'Anjou qui soutient que "c'est lui qui devait être son amant,"⁴⁶ à cause de sa nobilité et sa propre magnificence. Il flatte la princesse de ses attentions et lui fait une cour attentive. Le charme, la

⁴⁵La Princesse de Montpensier, p. 33.

⁴⁶Ibid., p. 10.

grâce et l'esprit de la princesse réussissent à séduire le duc:

Le duc d'Anjou, qui était fort galant et fort bien fait, ne peut voir une fortune si digne de lui sans la souhaiter ardemment. Il fut touché du même mal que M. de Guise et, feignant toujours des affaires extraordinaires, il demeura deux jours à Champigny, sans être obligé d'y demeurer que par les charmes de Mme de Montpensier. 47

A son départ il révèle franchement ses sentiments au duc de Guise qu'il soupçonne d'être un rival possible:

... il lui avoua qu'il n'avait rien vu qui lui parût comparable à cette jeune princesse et qu'il sentait bien que sa vue lui pourrait être dangereuse, s'il y était souvent exposé. Il voulut faire convenir le duc de Guise qu'il sentait la même chose; mais ce duc qui commençait à se faire une affaire sérieuse de son amour, n'en voulut rien avouer. 48

C'est leur amour pour la princesse qui va détruire leur amitié. Ne voyant aucun obstacle insurmontable, le duc d'Anjou suit la princesse à Paris où "elle attirait les yeux de tout le monde,"⁴⁹ et se résout de lui témoigner son amour:

Il prit un soin extrême de lui faire connaître par toutes sortes de soins, prenant garde toutefois à ne lui en pas rendre des témoignages trop éclatants, de peur de donner de la jalousie au prince son mari. 50

Mais la princesse n'a pas de sentiments réciproques pour lui. Elle le traite "avec une rigueur étrange et capable de guérir toute autre passion que la sienne."⁵¹ Elle se trahit au bal masqué du roi où, ayant pris le duc d'Anjou pour le duc de Guise à cause de leurs habits qui sont tout pareils, elle

⁴⁷Ibid., p. 12.

⁴⁹Ibid., p. 14.

⁵¹Ibid., p. 16.

⁴⁸Ibid., p. 13.

⁵⁰Ibid., pp. 14-15.

commet l'imprudence d'avouer au duc d'Anjou son amour pour le duc de Guise. Les mots de la princesse fait paraître la vérité au duc d'Anjou. Il voit la trahison de cet ami en qui il avait mis toute sa confiance, et surtout la perfidité de cet homme qui a osé tromper sa soeur:

Le duc d'Anjou en demeura accablé comme d'un coup de tonère. Il vit dans ce moment qu'il avait un rival aimé. Il comprit, (...) que ce rival était le duc de Guise; et il ne put douter que la princesse sa soeur ne fût le sacrifice qui avait rendu la princesse de Montpensier favorable aux voeux de son rival. La jalousie, le dépit et la rage, se joignant à la haine qu'il avait déjà pour lui, firent dans son âme tout ce qu'on peut imaginer de plus violent; et il eût donné sur l'heure quelque marque sanglante de son désespoir si la dissimulation qui lui était naturelle ne fût venue à son secours et ne l'eût obligé ... à ne rien entreprendre contre le duc de Guise. Il ne put toutefois se refuser le plaisir de lui apprendre qu'il savait le secret de son amour; (...) 52

Il cherche tout de suite les moyens de se venger. D'abord, il menace le duc de Guise d'un éclat qui détruit son réputation devant le roi:

... le duc d'Anjou lui rendit toutes sortes de mauvaises offices auprès du roi. Il lui persuada que jamais Madame ne consentirait d'être mariée avec le roi de Navarre, avec qui on proposait de la marier, tant que l'on souffrirait que le duc de Guise l'approchât; et qu'il était honteux de souffrir qu'un de ses sujets, pour satisfaire à sa vanité, apportât de l'obstacle à une chose qui devait donner la paix à la France. 53

Puis, dans un esprit de dépit, il confronte la princesse avec un propos malveillant qui attaque le duc de Guise, pour essayer de susciter une querelle entre les deux amants. Son amour-propre blessé, il plaide en même temps sa propre cause en exprimant sa douleur à cette princesse qui l'a refusé et

⁵²Ibid., p. 19.

⁵³Ibid.

maltraité:

--C'est pour votre intérêt, Madame, plutôt que pour le mien, lui dit-il, que je m'en vais vous apprendre que le duc de Guise ne mérite pas que vous l'ayez choisi à mon préjudice. (...) C'est un homme qui n'est capable que d'ambition mais, puisqu'il a eu le bonheur de vous plaire, c'est assez. Je ne m'opposerai point à une fortune que je méritais, sans doute, mieux que lui. Je m'en rendrais indigne si je m'opiniâtrais davantage à la conquête d'un coeur qu'un autre possède. C'est trop de n'avoir pu attirer que votre indifférence. Je ne veux pas y faire succéder la haine en vous importunant plus longtemps de la plus fidèle passion qui fut jamais. 54

(C'est nous qui soulignons.)

Mme de Lafayette révèle ici l'orgueil du duc et surtout la haute estime qu'il a pour lui-même. Il a mis en oeuvre tous les moyens sournois dont il était capable pour persuader à la princesse de renoncer à l'amour du duc de Guise, mais cela ne sert à rien. Profondément humilié par ce refus, il rompt son attachement avec elle et "s'en (va) chez lui rêver à son malheur."⁵⁵

Bien que le portrait du duc d'Anjou soit un peu trop court et qu'il manque de profondeur, néanmoins Mme de Lafayette réussit à nous montrer la vanité de ce personnage. Elle fait de son portrait une étude d'égoïsme et d'amour-propre.

LE VIDAME DE CHARTRES

De tous les personnages masculins qui joue le rôle de l'amant dans l'oeuvre romanesque de Madame de Lafayette,

⁵⁴Ibid., p. 20.

⁵⁵Ibid.

le vidame de Chartres, dont le portrait se trouve dans La Princesse de Clèves, se distingue comme l'amant infidèle par excellence, comme l'affirme le duc de Nemours: "On m'a accusé de n'être pas un amant fidèle et d'avoir plusieurs galanteries à la fois; mais vous ne passez de si loin que je n'aurais seulement osé imaginer les choses que vous avez entreprises."⁵⁶ Le vidame mène une vie d'intrigue et de galanterie/libertinage qui surpasse de beaucoup celle du duc de Guise même, car il ne trahit pas une seule maîtresse, mais trois maîtresses simultanément! Il utilise la duplicité pour satisfaire son ambition et ses propres désirs.

En rendant raison de sa conduite au duc de Nemours, le vidame lui révèle comment la vanité et le goût de plaisirs ont dirigé toutes ses actions. Choisi par la reine Catherine de Médicis pour être son confident intime, il lui promet perfidement de s'attacher entièrement à elle et de rompre ses commerces amoureux, mais il la trompe en continuant une liaison avec Mme de Thémynes, qu'il trahit secrètement avec une autre femme. Mme de Thémynes découvre cette infidélité et se détache de lui, mais sans perdre de temps, le vidame tombe amoureux de Mme de Martigues, fille de la reine dauphine, en dépit de la menace inquiétante que lui a proférée la reine: "... si ... je trouve que vous m'avez trompée, je ne vous le pardonnerai de ma vie."⁵⁷

Le vidame plaide sa cause à Nemours avec éloquence et

⁵⁶La Princesse de Clèves, p. 321.

⁵⁷Ibid., p. 316.

sincérité. Il décrit tous ses sentiments en calculant les conséquences de la proposition exigeante de la reine:

... ma vanité n'était pas peu flatté d'une liaison particulière avec une reine, et une reine dont la personne est encore extrêmement aimable. D'un autre côté, j'aimais Mme de Thémynes et, quoique je lui fisse une espèce d'infidélité pour cette autre femme dont je vous ai parlé, je ne me pouvais résoudre à refuser ce que la fortune m'offrait et je pris le hasard de tout ce que ma mauvaise conduite pouvait m'attirer. 58

Bien qu'il trompe la reine, il éprouve de la sympathie pour elle:

... il me sembla qu'elle souhaitait de s'assurer de mon secret et qu'elle avait envie de me confier les siens. Cette pensée m'attacha à elle, je fus touché de cette distinction et je lui fis ma cour avec beaucoup plus d'assiduité ... 59

... je pensai me jeter à ses pieds tant je fus véritablement touché de la bonté qu'elle me témoignait. 60

Néanmoins le vidame admet franchement qu'il a continué à défier la reine en entretenant des relations avec Mme de Thémynes, mais "par une inclination naturelle que je ne pouvais vaincre."⁶¹ Lors même qu'il devient fortement attaché à Mme de Martigues, on ne peut s'empêcher un peu de comprendre le point de vue du vidame:

... comme les sentiments que j'ai pour elle [la reine] ne sont pas d'une nature à me rendre incapable de tout autre attachement et que l'on n'est pas amoureux par sa volonté, je le suis devenue de Mme de Martigues. 62

A force de soins, de soumissions et de faux serments, il réussit

⁵⁸Ibid.

⁶⁰Ibid., p. 318.

⁶²Ibid.

⁵⁹Ibid., p. 315.

⁶¹Ibid., p. 319.

pendant quelque temps à convaincre la reine de sa fidélité, mais il frôle constamment le malheur. Il cause sa propre ruine par une faute d'inattention. La reine entend parler de la lettre (de Mme de Thémynes) que le vidame a laissé tomber et veut la lire. Cette situation le met dans un grand embarras :

Jugez quel effet peut produire la lettre que j'ai perdue ... Si la reine voit cette lettre, elle connaîtra que je la trompais pour Mme de Thémynes, je trompais Mme de Thémynes pour une autre; jugez quelle idée cela lui peut donner de moi et si elle peut jamais se fier à mes paroles. Si elle ne voit point cette lettre, que lui dirai-je? Elle sait qu'on l'a remise entre les mains de Mme la Dauphine; elle croira que Chastelart a reconnu l'écriture de cette reine et que la lettre est d'elle; elle s'imaginera que la personne dont on témoigne de la jalousie est peut-être elle-même; enfin, il n'y a rien qu'elle n'ait lieu de penser et il n'y a rien que je ne doive craindre de ses pensées. Ajoutez à cela que je suis vivement touché de Mme de Martigues; qu'assurément Mme la Dauphine lui montrera cette lettre qu'elle croira écrite depuis peu; ainsi je serai également brouillé, et avec la personne du monde que j'aime le plus, et avec la personne du monde que je dois le plus craindre. 63

Avec l'aide de Nemours et de la princesse de Clèves qui fabriquent une deuxième lettre, le vidame essaie de sauver sa position dans la cour mais il ne finit que par s'attirer le courroux et la haine de la reine qui le disgracie. Sa vengeance et à mesure de ses exigences :

Pour le vidame de Chartres, il fut ruiné auprès d'elle, et soit que le cardinal de Lorraine se fût déjà rendu maître de son esprit, ou que l'aventure de cette lettre qui lui fut voir qu'elle était trompée, lui aidât à démêler les autres tromperies que le vidame lui avait déjà faites, il est certain qu'il ne put jamais se raccommo-der sincèrement avec elle. Leur liaison se rompit, et elle le perdit ensuite à la conjuration d'Amboise où il se trouva embarrassé. 64

⁶³Ibid., p. 320.

⁶⁴Ibid., p. 329.

Le vidame aurait bien fait de tenir compte de l'avertissement de la reine: "... il serait impossible que je fusse contente de votre amitié si vous étiez amoureux. On ne peut se fier à ceux qui le sont."⁶⁵ Mais l'amour du vidame pour Mme de Martigues réussit à le tirer de l'affaire: "... le vidame de Chartres n'avait plus aucune part dans ses bonnes grâces [y compris la reine] et l'amour qu'il avait pour Mme de Martigues et pour la liberté l'avait même empêché de sentir cette perte autant qu'elle méritait d'être sentie."⁶⁶

En dépit de toutes ses trahisons, le vidame de Chartres reste essentiellement un personnage sympathique. Même si la romancière n'approuve pas les actions du vidame, elle ne le condamne point. Cette façon de vivre était acceptée à son époque et même était-elle souvent nécessaire. Elle ne reproche pas vraiment la duplicité du vidame, c'est sa manque de prudence qu'elle attaque. Elle prend exemple de sa situation pour nous montrer les dangers épouvantables auxquels exposaient les courtisans de son temps.

Ces quatre premiers portraits sont assez conventionnels et très typiques des portraits de l'amant qu'on trouve dans la littérature romanesque française au XVII^e siècle. Mais les trois portraits suivants (le chevalier de Navarre, Sancerre et Chabanes) sont beaucoup plus originaux et tout à fait antithétiques à ceux que nous venons d'examiner. Ces

⁶⁵Ibid., p. 317.

⁶⁶Ibid., p. 358.

trois amants se montrent capables d'un amour fidèle, constant et sincère pour une maîtresse. Mais ironiquement, ce sont toujours les hommes fidèles qui souffrent le plus chez Mme de Lafayette, car ou bien leur amour est impossible à réaliser, comme dans le cas du chevalier de Navarre, ou bien leur amour est sans récompense, comme pour Sancerre et Chabanes.

LE CHEVALIER DE NAVARRE

Au début de La Comtesse de Tende, le chevalier de Navarre se présente comme un homme très ambitieux qui n'hésite pas à ressortir aux froids calculs pour s'avancer dans le monde:

Le chevalier de Navarre, descendu des anciens souverains de ce royaume, était aussi alors jeune, beau, plein d'esprit et d'élévation; mais la fortune ne lui avait donné d'autre bien que la naissance. Il jeta les yeux sur la princesse de Neufchâtel, dont il connaissait l'esprit, comme sur une personne capable d'un attachement violent et propre à faire la fortune d'un homme comme lui. Dans cette vue, il s'attacha à elle sans en être amoureux et attira son inclination. 67

Il réussit à conquérir le coeur de la princesse qui lui promet le mariage même aux dépens de son rang, car c'est un mariage inégal et désapprouvé qui l'abaisse. Pendant que le chevalier met la dernière main à cette intrigue, il est "surpris" par l'amour de Madame de Tende, confidente intime de la princesse et la femme de son meilleur ami:

Le chevalier la vint voir, il prit des liaisons et des mesures avec elle; mais en la voyant, il prit aussi

⁶⁷La Comtesse de Tende, pp. 399-400.

pour elle une passion violente. Il ne s'y abandonna pas d'abord; il vit les obstacles que ces sentiments partagés entre l'amour et l'ambition apporteraient à son dessein; il résista; mais pour résister, il ne fallait pas voir souvent la comtesse de Tende et il la voyait tous les jours en cherchant la princesse de Neufchâtel; ainsi il devint éperdument amoureux de la comtesse. 68

L'ambition du prince devient impuissante devant la force de cette nouvelle passion qui l'arrache aux voies qu'il s'était tracées. Il veut même renoncer au mariage. Il offre à la comtesse de rompre ses liens avec la princesse malgré le prestige que cette union lui apporterait. Il n'est pas de preuve plus convaincante d'amour que le sacrifice d'une carrière:

... il n'est pas question de mon mariage; il ne s'agit plus de ma fortune, il ne s'agit que de votre coeur, madame, et d'être aimé de vous; je renonce à tout le reste. 69

Mais il est trop engagé pour reculer. Il a affaire à plus fort que lui. La comtesse de Tende qui l'aime aussi passionnément lui fait voir l'étendue d'une telle trahison et le force d'achever l'union:

Quitter à cause de moi la fortune qui vous attend! je n'en puis seulement supporter la pensée. Allez à la grandeur qui vous est destinée; vous aurez mon coeur en même temps ... pour l'amour de moi et pour l'amour de vous-même, renoncez à une passion aussi déraisonnable que celle que vous me témoignez et qui nous conduire peut-être à d'horribles malheurs. 70

Il se soumet à la raison, mais "il alla, comme au supplice, à la plus grande et à la plus agréable fortune où un cadet sans bien eût été jamais élevé."⁷¹

⁶⁸ Ibid., p. 400.

⁷⁰ Ibid.

⁶⁹ Ibid., p. 402.

⁷¹ Ibid., p. 403.

Mais le chevalier ne peut pas renoncer à l'amour de la comtesse. C'est au lendemain même de ses nocces qu'il quitte la chambre de sa femme pour courir chez la comtesse de Tende et lui avouer et son amour et son chagrin:

... je me suis déjà repenti mille fois de vous avoir obéi et de n'avoir pas tout abandonné pour ne vivre que pour vous. (...) Que je vous aime, madame, que je vous adore, que je ne saurais vivre avec Mme de Navarre. 72

La passion qu'il éprouve pour la comtesse ne se ralentit ni devant les périls, ni devant les obstacles. Elle ne devient que plus forte. Le chevalier ne renonce point à l'idée que leur amour puisse se réaliser. Il se résout à tout risquer pour continuer son commerce avec la comtesse, mais Mme de Lafayette nous montre qu'une telle action ne produit que le malheur pour les intéressés. Le chevalier trompe et humilie sa femme, trahit à l'insu, son meilleur, le comte de Tende, et ruine la réputation de la comtesse qui devient enceinte. Pour comble de malheur, la mort inattendue du chevalier force la comtesse à avouer son infidélité à son mari. Elle finit par perdre son enfant, le respect du comte, et enfin sa propre vie.

La situation pathétique du chevalier est tout à fait antithétique à celle de Nemours. Même lors que son amour se montre impossible à réaliser, la flamme de sa passion ne s'éteint pas. Le chevalier reste fidèle à la comtesse jusqu'à sa propre mort.

⁷²La Comtesse de Tende, pp. 403-404.

LE COMTE DE SANCERRE

On trouve parfois dans l'oeuvre romanesque de Mme de Lafayette le goût des situations sentimentales compliquées. Sans doute la situation la plus singulière se trouve dans La Princesse de Clèves dans le cas du comte de Sancerre. M. de Sancerre aime une veuve, Mme de Tournon, dont il se croit aimé. Mme de Tournon meurt et Sancerre apprend après cette mort qu'elle l'a trahi en aimant un autre. Dans cette situation qui est tout à fait antithétique à celle du vidame de Chartres, Mme de Lafayette souligne que le manque de fidélité durable dans l'amour est aussi vrai chez la femme que chez l'homme.

Ce qui rend le malheur de Sancerre, c'est d'être jaloux d'une maîtresse que la mort vient de lui ravir. Son ami, le prince de Clèves, le découvre d'abord dans un état de douleur profonde et d'affliction. A ce moment, Sancerre vient d'apprendre la mort de Mme de Tournon; il ignore encore qu'elle le trompait depuis plusieurs mois:

... elle est morte, et je ne la verrai plus! il revenait aux cris et aux larmes, et demeurait comme un homme qui n'avait plus de raison. Il me dit qu'il n'avait pas reçu souvent de ses lettres pendant son absence, mais qu'il ne s'en était pas étonné, parce qu'il la connaissait et qu'il savait la peine qu'elle avait à hasarder de ses lettres. Il ne doutait point qu'il ne l'eût épousée à son retour; il la regardait comme la plus aimable et la plus fidèle personne qui eût jamais été; il s'en croyait tendrement aimé; il la perdait dans le moment qu'il pensait s'attacher à elle pour jamais. 73

⁷³La Princesse de Clèves, p. 285.

Peu après, M. de Clèves, qui avait quitté momentanément Sancerre, le retrouve tout à fait changé de comportement: "Il était debout dans sa chambre, avec un visage furieux, marchant et s'arrêtant comme s'il eût été hors de lui-même."⁷⁴ Comme le dit le prince de Clèves, Sancerre paraît avoir perdu la raison. Son désarroi est d'autant plus profond qu'il est partagé entre le regret d'avoir perdu un être cher et la rage d'avoir été trompé. Il oscille constamment d'un sentiment à l'autre:

... je suis plus malheureux mille fois que je n'étais tantôt, et ce que je viens d'apprendre de Mme de Tournon est pire que la mort ... Je serais trop heureux de l'avoir perdue, et la vie aussi, s'écria-t-il: Mme de Tournon m'était infidèle et j'apprends son infidélité et sa trahison le lendemain que j'ai appris sa mort, dans un temps où mon âme est remplie et pénétrée de la plus vive douleur et de la plus tendre amour que l'on ait jamais senties; dans un temps où son idée est dans mon coeur comme la plus parfaite chose que ait jamais été, et la plus parfaite à mon égard, je trouve que je me suis trompé et qu'elle ne mérite pas que je la pleure; cependant j'ai la même affliction de sa mort que si elle m'était fidèle et je sens son infidélité comme si elle m'était point mort ... je suis dans un état où je ne puis ni m'en consoler, ni la haïr. 75

En outre, la mort de Mme de Tournon supprime à Sancerre, toute possibilité d'agir. Sa haine et son désir de vengeance sont insupportables: "Si elle vivait, j'aurais le plaisir de lui faire des reproches et de me venger d'elle en lui faisant connaître son injustice."⁷⁶ C'est une situation intolérable pour un jaloux de ne pas pouvoir se décharger de son agressivité. Mais ce qui rend la situation même plus

⁷⁴Ibid.

⁷⁵Ibid., pp. 285-286.

⁷⁶Ibid., p. 287.

fâcheuse, c'est que l'autre amant de Mme de Tournon est l'ami intime de Sancerre, M. d'Estouteville, qui, ne sachant rien de l'attachement de Sancerre pour Mme de Tournon, vient voir Sancerre pour ouvrir son coeur. L'histoire d'Estouteville éclaircit Sancerre sur la trahison de la veuve et sur les procédés qu'elle a utilisés pour se débarrasser de lui:

Il m'a dit qu'il était amoureux d'elle depuis six mois; qu'il avait toujours voulu me le dire, mais qu'elle le lui avait défendu expressément et avec tant d'autorité qu'il n'avait osé lui déobéir; qu'il lui avait plu quasi dans le même temps que (je) l'avai(s) aimée; qu'ils avaient caché leur passion à tout le monde; qu'il n'avait jamais été chez elle publiquement; qu'il avait eu le plaisir de la consoler de la mort; et qu'enfin il l'allait épouser dans le temps qu'elle était morte, mais que ce mariage, qui était un effet de passion, aurait paru un effet de devoir et d'obéissance; qu'elle avait gagné son père pour se faire commander de l'épouser, afin qu'il n'y eût pas un trop grand changement dans sa conduite, qui avait été si éloignée de se remarier. 77

Ce qui fait piquer le plus la jalousie et la haine de Sancerre, ce sont les lettres que Mme de Tournon avait écrites à Estouteville: "Quelle tendresse! quel serments! quelles assurances de l'épouser! quelles lettres! Jamais elle ne n'en a écrit de semblables!"⁷⁸

Mais Sancerre ne fait pas de reproches à son ami.

En faisant volte-face, il admet que la faute en est à lui:

... je vous en conjure, que je ne vois jamais Estouteville; son nom seul me fait horreur. Je sais bien que j'ai nul sujet de m'en plaindre; c'est ma faute de lui avoir caché que j'aimais Mme de Tournon; s'il l'eût su il ne s'y serait peut-être pas attaché, elle ne m'aurait pas été infidèle; (...) je sens bien néanmoins que je ne saurais m'empêcher de la haïr. Et encore une fois, je vous conjure de faire en sorte que je ne le voie point. 79

⁷⁷Ibid., pp. 286-287.

⁷⁹Ibid., p. 288.

⁷⁸Ibid., p. 287.

En véritable romancière, dont le but est d'étudier l'évolution lente d'un caractère, Mme de Lafayette analyse généralement la progression de la jalousie dans le coeur de ses personnages. Seul, Sancerre nous est présenté d'emblée à un moment de crise aiguë, sans que nous sachions d'ailleurs comment il sortira de cette crise.

LE COMTE DE CHABANES

Dans La Princesse de Montpensier, le portrait admirable du comte de Chabanes peut servir d'antithèse à ceux des ducs de Guise et d'Anjou que nous avons déjà examinés. Le comte fait figure de rival honnête, d'amant dont l'amour est tout à fait fidèle et durable, mais en même temps Mme de Lafayette le rend un personnage pathétique et tragique car son amour est sans récompense. Le portrait du comte de Chabanes étudie une situation insupportable où l'obstacle le plus insurmontable qui se présente à l'amour de cet amant est l'indifférence de l'aimée.

Le comte de Chabanes, gentilhomme grisonnant "d'un mérite extraordinaire,"⁸⁰ se présente comme l'ami fidèle et le confidant intime du jeune prince de Montpensier. En raison de cette liaison très étroite, c'est à lui que le prince remet le soin de la princesse, sa femme, pendant ses absences fréquentes et prolongées à cause de la guerre:

Le comte, ayant l'esprit fort doux et fort agréable, gagna bientôt l'estime de la princesse de Montpensier,

⁸⁰ La Princesse de Montpensier, p. 6.

et en peu de temps, elle n'eut pas moins de confiance et d'amitié pour lui qu'en avait le prince son mari. ⁸¹

Avec l'abandon d'une jeune femme qui croit pouvoir ouvrir en sécurité son coeur à un homme déjà mûr, la princesse lui raconte l'inclination qu'elle a eue pour le duc de Guise, mais elle lui persuade qu'elle en est presque guérie et que sa vertu la force "d'avoir du mépris pour ceux qui oseraient avoir de l'amour pour elle."⁸² Cependant le comte, qui ne peut se défendre de tant de beauté et de charmes qu'il voit chaque jour, tombe passionnément amoureux de la princesse: "... quelque honte qu'il trouvât à se laisser surmonter, il fallut céder et l'aimer de la plus violente et de la plus sincère passion qui fut jamais."⁸³ Après un long silence il ose se déclarer à la princesse mais elle le rebute:

Il trouva en elle une tranquillité et une froideur pires mille fois que toutes les rigueurs à quoi il s'était attendu. Elle ne prit pas la peine de se mettre en colère contre lui. Elle lui représenta en peu de mots la différence de leurs qualités et de leur âge, la connaissance particulière qu'il avait de sa vertu et de l'inclination qu'elle avait eue pour le duc de Guise, et surtout ce qu'il devait à l'amitié et à la confiance de prince son mari. Le comte pensa mourir à ses pieds de honte et de douleur. Elle tâcha de le consoler en l'assurant qu'elle ne se souviendrait jamais de ce qu'il venait de lui dire, qu'elle ne se persuaderait jamais une chose qui lui était si désavantageuse et qu'elle ne le regarderait jamais que comme son meilleur ami. ⁸⁴

Telle punition pour un homme si éperdument amoureux! C'est un vrai traumatisme. A partir de ce moment, l'analyse de

⁸¹Ibid., pp. 6-7.

⁸³Ibid.

⁸²Ibid., p. 7.

⁸⁴Ibid., pp. 7-8.

la situation fâcheuse du comte nous démontre un vrai conflit psychologique--c'est l'étude d'une âme en lutte avec elle-même. Paul Zumthor explique le problème qui se développe à l'intérieur de Chabanes:

L'amour alors ne perd rien de sa puissance, mais l'action lui est interdite; il est confiné dans le château intérieur; le conflit avec la raison pourrait n'en être que plus aigu. Mais l'être, assoupli par la souffrance, lutte contre l'anarchie, cherche le calme, dans une soumission au moins formelle de tout à la raison. Aidé par les convenances mondaines, il y parvient, mais la soumission n'est qu'extérieure (quoi qu'il en soit, l'amour est condamné à ne pas s'exprimer!), et tout au fond du coeur le conflit demeure latent, sous forme de douleur. 85

La princesse tient sa promesse et continue de regarder le comte comme un confident intime et son meilleur ami. Ainsi Chabanes consent-il, quoi qu'il lui en puisse coûter, à rendre à la princesse le service qu'elle lui demande. Mais les discours réitérés de la princesse quant à l'inclination qu'elle avait pour le duc de Guise et le retour fortuit de ce duc (un "mauvais augure"), torturent le comte et rend sa douleur plus aiguë: "... (il) avait plus de chagrin de voir M. de Guise auprès de Mme de Montpensier que de M. de Montpensier n'en avait lui-même."⁸⁶ Mais par fidélité et amitié, le comte, ne pensant plus à son propre chagrin, résout d'agir au compte des conjoints et "(prend) soin d'empêcher qu'ils ne se brouillassent tout à fait"⁸⁷ et fait comprendre à la princesse "la mortelle douleur qu'il aurait, pour leur

⁸⁵Zumthor, op.cit., p. 104.

⁸⁶La Princesse de Montpensier, p. 12.

⁸⁷Ibid., p. 13.

intérêt commun, s'il la voyait un jour changer de sentiments."⁸⁸ Mais la résolution de la princesse de ne s'engager jamais s'affaiblit devant la passion renouvelée du duc de Guise, et elle n'hésite pas à faire appel au dévouement de Chabanes "qu'elle comptait toujours pour son ami, sans considérer qu'il était son amant."⁸⁹ L'égoïsme féroce de la princesse n'a pas de bornes. Elle veut qu'il joue le rôle d'un entre-metteur. Elle lui en fait la proposition comme s'il était question qui devait lui être agréable. C'est le dernier coup pour le comte de Chabanes. Il a longtemps toléré l'indifférence de la princesse à l'égard de son amour, mais cette demande de servir un rival lui est insupportable. Mais sa réaction est même plus étonnante. Par amour de Mme de Montpensier, le comte accepte: "... comme sa passion était la plus extraordinaire du monde, elle produisit l'effet du monde le plus extraordinaire."⁹⁰ Ce vieil amant rebuté et complaisant refoule sa jalousie et sa dignité même et consent à servir son rival pour plaire encore à cette princesse qui exploite contre lui sa faiblesse. Il porte fidèlement à sa maîtresse les lettres du duc de Guise mais en même temps il prend la liberté de la supplier de penser un peu à ce qu'elle lui fait souffrir. Il essuie un refus qui le laisse abasourdi:

La princesse, qui n'avait dans la tête que le duc de Guise et qui ne trouvait que lui seul digne de l'adorer, trouva si mauvais qu'un autre que lui osât penser à elle qu'elle maltraita bien plus le comte de Chabanes

⁸⁸Ibid., p. 14.

⁹⁰Ibid., p. 24.

⁸⁹Ibid., p. 23.

en cette occasion qu'elle n'avait fait la première fois qu'il lui avait parlé de son amour. ⁹¹

Le comte, accablé de douleur, quitte la princesse à cause de ce procédé, mais avant longtemps il rentre en esclavage après un furieux et inutile adieu:

La princesse commença à repentir d'avoir si peu ménagé un homme sur qui elle avait tant de pouvoir; et, ne pouvant se résoudre à le perdre, non seulement à cause de l'amitié qu'elle avait pour lui, mais aussi par l'intérêt de son amour, pour lequel il lui était tout à fait nécessaire, elle lui manda qu'elle voulait absolument lui parler encore une fois ... L'on est bien faible quand on est amoureux. Le comte revint et, en moins d'une heure, la beauté de la princesse de Montpensier, son esprit et quelques paroles obligeantes le rendirent plus soumis qu'il n'avait jamais été... ⁹²

Il pousse son abnégation jusqu'à l'héroïsme et même jusqu'à la trahison vis-à-vis de son ami, car il consent à conduire le duc de Guise chez la princesse pour une entrevue nocturne. Mais il le fait contre sa propre volonté. Au moment où il mène le duc au château de Champigny, il traverse une violente crise de jalousie et il a de la peine à résister au désir de "donner de son épée au travers du corps de son rival."⁹³ Il réunit les deux amants, puis, il se retire afin de ne pas être "témoin de leur conversation."⁹⁴ La façon dont il se substitue, en un moment périlleux, au duc de Guise, exposant sa vie et sacrifiant son bonheur pour sauver l'honneur de la princesse et la vie de son rival, achève de nous montrer le dévouement total de son amour. Il risque sa propre réputation pour sauver celle de la princesse et finit par perdre

⁹¹Ibid.

⁹³Ibid., p. 27.

⁹²Ibid., p. 25.

⁹⁴Ibid., p. 28.

l'estime et l'amitié de son meilleur ami, et puis, tragiquement, sa propre vie:

Le pauvre comte de Chabanes, qui s'était venu cacher dans l'extrémité de l'un des faubourgs de Paris pour s'abandonner entièrement à sa douleur, fut enveloppé dans la ruine des huguenots. Les personnes chez qui il s'était retiré, l'ayant reconnu et s'étant souvenues qu'on l'avait soupçonné d'être de ce parti, le massacrèrent cette même nuit qui fut si funeste à tant de gens. 95

Tel est le pitoyable Chabanes que nous présente Mme de Lafayette: "Ridicule et touchant, sublime et stupide, scrupuleux et indélicat, ce comte de Chabanes; on le sent vrai, vivant, et l'on se défend mal de le plaindre."⁹⁶ C'est par la noblesse constante de ses sentiments qu'il se relève et se sauve à nos yeux. Comme le prince de Clèves en effet, Chabanes tout à la fois joue le rôle ingrat et demeure le personnage intéressant. En effet, de tous les personnages secondaires dans l'oeuvre romanesque de Mme de Lafayette, le comte de Chabanes est sans doute le plus singulier et même tout à fait le plus exceptionnel. Dans La Princesse de Montpensier, "le comte de Chabanes est sinon le héros, du moins le personnage le plus intéressant, la figure la plus originale et la plus finement tracée."⁹⁷

Dans les portraits des trois personnages (Alphonse, Alamir et Consalve) qu'il nous reste à examiner, Mme de

⁹⁵Ibid., p. 32.

⁹⁶Henry Gaillard de Champris, Les écrivains classiques (Paris: J. de Gigord, 1934), p. 386.

⁹⁷Gabriel Haussonville, Madame de Lafayette (Paris: Hachette, 1896), p. 168.

Lafayette demontre que même l'amour légitime qui surgit hors du mariage ne réussit que rarement. Tel est le cas heureux et même unique pour Consalve, mais pour Alphonse et Alamir, notre romancière nous montre comment un excès de la jalousie et des soupçons que produit l'amour, ne finissent que par le détruire complètement.

ALPHONSE

Dans l'histoire lamentable d'Alphonse et de Bélasire, Mme de Lafayette fait une analyse inoubliable des ravages de la jalousie et de la folie amoureuse. Le portrait d'Alphonse est celui d'un jaloux sans cause dont les soupçons perpétuels et la jalousie insensée amènent la mort de son meilleur ami, réduisent sa bien-aimée à se jeter dans un couvent après avoir tué l'amour dans son coeur, et le condamnent lui-même à un malheur éternel.

Alphonse se présente comme un jeune homme désenchanté de l'amour: "... j'avais éprouvé tout ce que l'infidélité et l'inconstance des femmes peuvent faire souffrir de plus douloureux. Aussi étais-je très éloigné d'en vouloir aimer aucune. Les attachements me paraissaient des supplices (...)." ⁹⁸
 La répétition de son infortune lui paraît tellement inévitable que, devant l'insistance que met son père à vouloir le marier, il prend la résolution de ne jamais épouser une belle femme: "... après avoir tant souffert par la jalousie, je ne voulais

⁹⁸ Zaïde, p. 106.

pas me mettre au hasard d'avoir tout ensemble celle d'un amant et celle d'un mari."⁹⁹ Mais la raison avec ses arguments a beau vieillir--il succombe à l'amour de Bélasire et ses tourments reprennent.

Dès le début de ses relations amoureuses avec Bélasire, à qui "personne n'avait encore pu plaire,"¹⁰⁰ l'avidité et le caractère fortement captatif des sentiments d'Alphonse apparaissent. Ce qui l'enchanté plus que la beauté et l'esprit de Bélasire, c'est "l'idée d'un coeur fait comme le sien, qui n'eût jamais reçu d'impression."¹⁰¹ Bélasire, en effet, n'a jamais aimé jusque-là: "... je n'ai même jamais eu d'inclination pour personne."¹⁰² Au plaisir d'être l'unique objet des sentiments de Bélasire, se mêle aussi le désir "de lui plaire et d'avoir la gloire de toucher ce coeur, que tout le monde croyait insensible."¹⁰³ C'est une expérience unique pour Alphonse: "Je ne vous saurais exprimer la joie que je trouvais à toucher ce coeur qui n'avait jamais été touché et à voir l'embarras et le trouble qu'y apportait une passion qui lui était inconnue."¹⁰⁴

Mais Bélasire, pour sa part, a quelque difficulté à s'engager complètement dans l'aventure de l'amour. Elle craint de n'être pas véritablement aimée. Il faut bien du temps avant qu'Alphonse ne parvienne à lui faire croire à

⁹⁹Ibid.

¹⁰¹Ibid., p. 108.

¹⁰³Ibid.

¹⁰⁰Ibid.

¹⁰²Ibid.

¹⁰⁴Ibid., pp. 108-109.

son amour. Mais les doutes de Bélasure font susciter encore une fois l'inquiétude d'Alphonse:

... je rappelais les sentiments que j'avais eus sur le mariage; je trouvais que j'allais tomber dans les malheurs que j'avais tant appréhendés; je pensais que j'aurais la douleur de ne pouvoir assurer Bélasure de l'amour que j'avais pour elle, ou que, si je l'en assurais et qu'elle m'aimait véritablement, je serais exposé au malheur de cesser d'être aimé. Je me disais que le mariage diminuerait l'attachement qu'elle avait pour moi; qu'elle ne m'aimerait plus que par devoir; qu'elle en aimerait peut-être quelque autre; enfin je me représentais tellement l'horreur d'en être jaloux que, quelque estime et quelque passion que j'eusse pour elle, je me résolvais quasi d'abandonner l'entreprise que j'avais faite; et je préférais le malheur de vivre sans Bélasure à celui de vivre avec elle sans en être aimé. 105

Néanmoins, Bélasure croit enfin à son amour et tous deux connaissent alors une brève période d'équilibre. Leurs familles consentent à les unir et ils vivent comme d'heureux fiancés comme le constate Alphonse:

J'étais ... le plus heureux homme du monde; je n'étais occupé que de l'amour que j'avais pour Bélasure; j'en étais passionnément aimé; je l'estimais plus que toutes les femmes du monde et je me croyais sur le point de la posséder. 106

Malheureusement le caractère curieux d'Alphonse rend cet équilibre bien précaire. Il prie Bélasure de lui nommer tous les amants qui l'avaient aimé et de lui rapporter tout ce qu'ils avaient fait pour plaire à elle. Bélasure lui raconte tout. C'est la longue persévérance du comte de Lare auprès de Bélasure qui suscite immédiatement les soupçons d'Alphonse: "... je la priai de me redire encore tout ce qui s'était passé entre eux."¹⁰⁷ C'est à propos du person-

¹⁰⁵Ibid., p. 110.

¹⁰⁷Ibid., p. 111.

¹⁰⁶Ibid., pp. 110-111.

nage d'Alphonse que les critiques ont souvent évoqué le Swann de Marcel Proust. Comme Swann, Alphonse est "soudain saisi d'une jalousie dévorante à l'égard du passé amoureux de sa bien-aimée, un passé qui le torture et excite d'autant plus son imagination qu'il ne peut jamais l'appréhender."¹⁰⁸ Alphonse n'a aucun motif d'être jaloux de Bélasire, qui n'a aimé personne avant lui et qui lui donne des preuves multipliées de sa fidélité. Mais la jalousie est une passion qui se nourrit d'elle-même. Il lui suffit, pour naître et se développer de supposer qu'elle peut être justifiée:

... je suis jaloux d'un mort et c'est ce qui me désespère. Si le comte de Lare était vivant, je jugerais, par la manière dont vous seriez ensemble, de celle dont vous y auriez été; et ce que vous faites pour moi me convaincrat que vous ne l'aimeriez pas. J'aurais le plaisir, en vous épousant, de lui ôter l'espérance que vous lui aviez donnée, quoi que vous me puissiez dire; mais il est peut-être mort persuadé que vous l'auriez aimé, s'il avait vécu. Ah! madame, je ne saurais être heureux toutes les fois que je penserai qu'un autre que moi a pu se flatter d'être aimé de vous. 109

Toute la conduite d'Alphonse révèle une lutte constante pour arriver à s'appropriier, par des interrogatoires incessants, le passé de Bélasire:

Je ne lui donnais plus de repos; je ne pouvais plus lui témoigner ni passion ni tendresse: j'étais incapable de lui parler que du comte de Lare; j'étais pourtant au désespoir de l'en faire souvenir et de remettre dans sa mémoire tout ce qu'il avait fait pour elle. Je résolvais de n'en plus parler, mais je trouvais toujours que j'avais oublié de me faire expliquer quelque circonstance et, sitôt que j'avais commencé ce discours, c'était pour moi un labyrinthe; je n'en sortais plus et j'étais également désespéré de lui parler du comte de Lare ou de ne lui en parler pas. 110

¹⁰⁸ Sarlet (Article 2), op.cit., p. 284.

¹⁰⁹ Zaïde, p. 113.

¹¹⁰ Ibid., p. 112.

Ses interrogatoires visent à obtenir aussi bien des preuves de l'amour de Bélasire pour le comte de Lare, que l'assurance d'être seul à avoir jamais été aimé de la jeune fille. Il va jusqu'à lui demander l'aveu d'un amour pour le comte, prétextant que le mérite de l'aveu et sa sincérité le consoleraient.

Bientôt, non content d'être jaloux d'un mort et du passé de sa fiancée, Alphonse prend ombrage de l'amitié de Bélasire pour don Manrique, son ami intime:

Je trouvais que don Manrique m'était redoutable en toutes façons: il était aimable; Bélasire avait beaucoup d'estime et d'amitié pour lui; elle était accoutumée à le voir; elle était lasse de mes chagrins et de mes caprices; il me semblait qu'elle cherchait à s'en consoler avec lui et qu'insensiblement elle lui donnerait la place que j'occupais dans son coeur. Enfin je fus plus jaloux de don Manrique que je ne l'avais été du comte de Lare. 111

Dès lors, toutes les marques d'amitié entre Bélasire et don Manrique lui deviennent suspectes:

Mon malheur voulut que je m'aperçusse deux ou trois fois qu'elle avait cessé de parler à don Manrique lorsque j'étais entré. Jugez ce qu'une pareille chose pouvait produire dans un esprit aussi jaloux que le mien! 112

Alphonse avoue sa peur à Bélasire:

Je sais que vous n'avez que de l'amitié pour lui; mais c'est une sorte d'amitié si tendre et si pleine de confiance, d'estime et d'agrément que, quand elle ne pourrait jamais devenir de l'amour, j'aurais sujet d'en être jaloux et de craindre qu'elle n'occupât trop votre coeur. (...) Je ne vous soupçonne pas de faiblesse et de changement; mais j'avoue que je ne puis souffrir qu'il n'y ait des sentiments de tendresse dans votre coeur pour un autre que pour moi. 113

¹¹¹Ibid., p. 117.

¹¹³Ibid., p. 122.

¹¹²Ibid., p. 118.

Après avoir fait preuve d'une bonté et d'une patience infinies, Bélasire rompt avec Alphonse, bien qu'elle l'aime profondément:

... vous me donnez un déplaisir mortel de me faire connaître le dérèglement de votre esprit; je vois bien que c'est un mal incurable et qu'il faudrait qu'en me résolvant à vous épouser je me résolusse en même temps à être la plus malheureuse personne du monde. Je vous aime assurément beaucoup, mais non pas assez pour vous acheter à ce prix. Les jalousies des amants ne sont que fâcheuses, mais celles des maris sont fâcheuses et offensantes. Vous me faites voir si clairement tout ce que j'aurais à souffrir si je vous avais épousé que je ne crois pas que je vous épouse jamais. 114

Bélasire vit très retirée, et la seule ressource d'Alphonse est d'aller passer la nuit sous ses fenêtres. Un soir, il croit les entendre ouvrir au moment où il s'en va. Le lendemain, il feint de partir, mais revient bientôt et trouve un homme dans la rue sombre "qui se rangeait proche de la muraille" au-dessous des fenêtres de Bélasire "comme un homme qui avait dessein de se cacher."¹¹⁵ Malgré l'obscurité de la nuit Alphonse croit reconnaître don Manrique: "... je m'imaginai que Bélasire l'aimait, qu'il était là pour lui parler, qu'elle ouvrait ses fenêtres pour lui; je crus enfin que c'était don Manrique qui m'ôtait Bélasire."¹¹⁶ Impétueusement il fond sur don Manrique et lui porte un coup mortel. Avant de mourir, don Manrique prouve son innocence à Alphonse en expliquant sa présence fortuite en cet endroit:

... l'état où je suis vous doit persuader de la vérité de mes paroles. Je vous jure que je n'ai jamais eu de

¹¹⁴Ibid., p. 121.

¹¹⁶Ibid.

¹¹⁵Ibid., p. 125.

pensée pour Bélasure qui vous ait pu déplaire; l'amour que j'ai pour une autre, et que je ne vous ai pas caché, m'a fait sortir cette nuit; j'ai cru être épié, j'ai cru être suivi; j'ai marché fort vite, j'ai tourné dans plusieurs rues; enfin je me suis arrêté où vous m'avez trouvé, sans savoir que ce fût le logis de Bélasure. 117

Non seulement la jalousie vraiment malade d'Alphonse le pousse à tuer son meilleur ami, mais aussi elle le fait perdre Bélasure, qui, désespérée, finit par se retirer du monde pour prendre le voile.

A travers le portrait d'Alphonse, Mme de Lafayette, qui se révèle une psychologue remarquable, nous présente un drame de la jalousie morbide: "celui des imaginations obsédées qui sans cesse transforment en réalités les monstres qu'ils enfantent en eux."¹¹⁸ Elle décrit avec une rare maîtrise "ces interrogatoires incessamment recommencés où le jaloux s'humilie, torture ceux qu'il aime et finit par se déchirer lui-même."¹¹⁹ Alphonse est un jaloux imaginaire, mais Mme de Lafayette a précisément voulu montrer "qu'à la limite l'amour suscite la crainte, la méfiance, le soupçon, dès l'instant où il imagine."¹²⁰

ALAMIR

Encore une fois, dans le portrait d'Alamir, prince de Tharse, Mme de Lafayette nous présente un amant volage, un

¹¹⁷Ibid., p. 126.

¹¹⁸Daniel Mornet, Histoire de la littérature française classique (1660-1700) (Paris: Librairie Armand Colin, 1947), p. 315.

¹¹⁹Haussonville, op.cit., p. 196.

¹²⁰Pingaud, op.cit., p. 78.

inconstant qui incarne tous les traits du type conventionnel:

C'est l'infidélité perpétuelle, mais c'est aussi la perpétuelle recherche d'une femme unique, jamais rejointe par l'erreur inlassable du désir. C'est l'insolente avidité d'une jeunesse renouvelée à chaque rencontre et c'est aussi la secrète faiblesse qui ne peut pas posséder, parce qu'il n'EST pas assez pour AVOIR ... 121

On peut appliquer cette définition à Alamir comme va le montrer l'étude de son comportement. Il faut souligner qu'Alamir n'est pas un Don Juan tel que le concevait le XVII^e siècle. Il répond beaucoup plus au personnage conventionnel du Maure, "cruel, cynique, séducteur et sans scrupule."¹²² C'est surtout le portrait d'Alamir qui révèle les emprunts nombreux faits par Mme de Lafayette au roman hispano-mauresque de Pérez de Hita, dont nous avons fait mention dans l'introduction de ce mémoire. Dans Les Guerres Civiles de Grenade, les chevaliers maures, qui sont tous ardents, volages et galants, passent avec une facilité extrême d'une ardeur passionnée à une indifférence complète. Tel est le cas d'Alamir dont la passion est aussi vive qu'éphémère.

Alamir se présente comme un homme qui veut être aimé sans songer à aimer, qui veut posséder sans être capable de se donner en retour. Félimé, qui fait le récit de la vie d'Alamir, trace avec une remarquable finesse le portrait psychologique du jeune prince:

Comme ce prince n'est point marié et que sa religion permet d'avoir plusieurs femmes, il n'y avait point

¹²¹Achour, op.cit., p. 56.

¹²²Ibid.

à Tharse de jeune personne qui ne se flattât de l'espérance de l'épouser. Il était bien aise que cette espérance servit à le faire traiter plus favorablement; mais il était bien éloigné, par son inclination de prendre un engagement qu'il ne pût rompre. Il ne cherchait que le plaisir d'être aimé; celui d'aimer lui était inconnu. Il n'avait jamais eu de véritable passion; mais sans en ressentir, il savait si bien l'art d'en faire paraître qu'il avait persuadé de son amour toutes celles qu'il en avait trouvées dignes. Il est vrai aussi que dans le temps qu'il songeait à plaire, le désir de se faire aimer lui donnait une sorte d'ardeur qu'on pouvait prendre pour de la passion; mais, sitôt qu'il était aimé, comme il n'avait plus rien à désirer et qu'il n'était pas assez amoureux pour trouver du plaisir dans l'amour seul, séparé des difficultés et les mystères, il ne songeait qu'à rompre avec celle qu'il avait aimée et à se faire aimer d'une autre. 123

(C'est nous qui soulignons.)

Toute l'aventure d'Alamir avec la belle veuve Naria n'est que l'illustration de ce portrait. Dès que Naria exige un amour fidèle en retour de sa propre passion, Alamir, "blessé de la seule pensée d'un engagement si exact,"¹²⁴ s'esquive et se met bientôt à aimer une autre femme. Mulziman, l'ami de ce prince, lui reproche son inconstance et lui fait quelque honte de son procédé: "Vous vous trompez, si vous êtes persuadé que la manière dont vous en usez avec les femmes ne soit pas contraire aux véritables sentiments d'un honnête homme."¹²⁵ Les protestations que fait Alamir pour se justifier sont fort significatives puisqu'elles nous révèlent son égoïsme:

Croyez-vous que je fusse assez déraisonnable pour ne pas aimer avec fidélité une personne qui m'aimerait véritablement? ... Naria croyait m'aimer ... mais elle aimait mon rang et celui où je pouvais l'élever. Je n'ai trouvé que de la vanité et de l'ambition dans

¹²³Zaïde, p. 175.

¹²⁴Ibid., p. 176.

¹²⁵Ibid., pp. 180-181.

toutes les femmes: elles ont aimé le prince et non pas Alamir. L'envie de faire une conquête éclatante et le désir de s'élever et de sortir de cette vie ennuyeuse où elles sont assujetties, a fait en elles ce que vous appelez l'amour, comme le plaisir d'être aimé de surmonter des difficultés fait en moi ce qui leur paraît de la passion. 126

Tandis que Muzilman fait valoir à Alamir la sincérité de Naria, Alamir l'attaque: "Naria m'a parlé de m'épouser aussi bien que les autres."¹²⁷ Voilà le vrai problème qui l'obsède!

... je ne veux pas qu'on pense à m'épouser, quand je suis au-dessus de celles qui y prétendent. Je voudrais qu'on y pensât si l'on ne me connaissait pas pour ce que je suis et qu'on crût faire une faute en m'épousant. Mais, tant qu'on me regardera comme un prince qui peut donner de l'élévation et quelque liberté, je ne me croirai pas obligé à une grande reconnaissance du dessein qu'on aura de m'épouser et je ne le prendrai jamais pour de l'amour. Vous verrez ... que je ne serais pas capable d'aimer fidèlement, si je pouvais trouver une personne qui m'aimât sans connaître ce que je suis. 128

Cette dernière phrase annonce la suite des aventures d'Alamir. En effet, peu de temps après, il rencontre une belle étrangère, Elsibery, qui ignore tout de sa qualité et de son rang. Le premier regard qu'ils échangent, sans même savoir le nom l'un de l'autre, les engage. C'en est assez pour enflammer Alamir d'une violente passion et il ne songe plus qu'à faire la conquête du coeur de la jeune femme. Mais il pousse jusqu'à la manie le souci d'en cacher son identité et se fait passer pour un de ses amis, Sélémin. Elsibery se prend d'Alamir et lui donne tous les gages d'amour qu'elle puisse accorder. Il semble qu'enfin Alamir soit satisfait: "... il se trouva heureux pendant quelque temps d'être aimé pour l'amour de lui-

¹²⁶Ibid., p. 181.

¹²⁷Ibid.

¹²⁸Ibid.

même."¹²⁹ Mais son imagination jalouse ne reste pas longtemps inactive. Alamir commence à mettre les sentiments d'Elsibery en doute: "... il lui vint dans l'esprit qu'encore qu'Elsibery l'eût aimé sans savoir qu'il était le prince de Tharse, peut-être ne laisserait-elle pas de l'abandonner pour un homme qui aurait cette qualité."¹³⁰ Il résout alors de la soumettre à plusieurs épreuves. Tout d'abord, il s'arrange pour faire passer une course de chevaux sous les fenêtres d'Elsibery. Il s'habille de manière identique à Sélémin qui se présente aux yeux d'Elsibery comme le vrai prince de Tharse. Le lendemain, Elsibery fait part de ses impressions à Alamir: "... son amant a tort de lui avoir dépeint le prince comme un homme si redoutable, il n'est pas si agréable que celui qu'elle croit son favori."¹³¹ Mais ce n'est pas assez pour satisfaire Alamir: "... il voulut encore éprouver si ce faux prince ne lui plaisait point lorsqu'il lui paraîtrait amoureux d'elle et qu'il lui proposerait de l'épouser."¹³² Par trois fois, Alamir oblige Sélémin à se présenter comme le prince de Tharse et à rendre des hommages fort pressants à Elsibery. Celle-ci repousse le faux prince avec une telle indignation qu'elle réussit à prouver à Alamir la sincérité de son attachement pour lui. Mais après avoir donné toutes ces preuves d'amour, Elsibery a vent d'une galanterie du véritable Sélémin avec une jeune esclave. Elle devient outrée et fait de véhéments reproches à Alamir, qui, pour elle, porte le nom de Sélémin.

¹²⁹Ibid., p. 192.

¹³¹Ibid., p. 193.

¹³⁰Ibid.

¹³²Ibid.

Dès lors, Alamir se voit obliger de choisir: révéler sa véritable identité ou passer pour infidèle. C'est pour lui une pénible dilemme:

Je ne saurais, dit-il à Sélémin, me résoudre à apprendre ma naissance à Elsibery; je perdrai, en la lui apprenant, ce qui a fait le charme de mon amour. Je hasarderai le seul véritable plaisir que j'aie jamais eu et je ne sais si je ne perdrai point la passion que j'ai pour elle. 133

Mais Sélémin lui représente le parti du juste raisonnement:

Si vous voulez la [Elsibery] guérir entièrement de ses soupçons, je crois que vous lui devez avouer qui vous êtes et qui je suis. Elle vous a aimé sans que votre qualité ait contribué à sa passion; elle m'a cru le prince de Tharse et m'a méprisé pour l'amour de vous; il me semble que c'est tout ce que vous aviez à souhaiter. 134

Alamir déclare la vérité à Elsibery, qui, enfin éclairée, "trouve des marques d'une passion très sincère et très délicate dans tout ce qui lui avait paru des tromperies" qu'elle lui témoigne un "redoublement d'amour."¹³⁵ Mais Alamir suspecte aussitôt cette joie et croit que le prince de Tharse y a part. Ses soupçons atteignent ici à un degré pathologique:

... ce redoublement d'amour lui parut une infidélité et lui causa le même chagrin que la diminution lui en aurait dû causer. Enfin, il se persuade si bien que le prince de Tharse était plus aimé qu'Alamir ne l'avait été sous le nom de Sélémin que sa passion commença à diminuer sans qu'il prît même de nouvel attachement. 136

Tout le comportement d'Alamir révèle une incapacité à se fixer dans une situation satisfaisante d'amour réciproque:

¹³³Ibid., p. 197.

¹³⁵Ibid., p. 197

¹³⁴Ibid., p. 196.

¹³⁶Ibid.

Il veut être aimé, mais aussitôt qu'il l'est, il se désintéresse de celle dont il a su gagner l'amour. Il ne peut que recréer toujours une situation dans laquelle il demande, et il semble que cet état d'insatisfaction, de tension vers l'objet de son désir, soit le seul qui lui procure quelque plaisir ... 137

Zaïde seule réussit à fixer l'amour d'Alamir, mais c'est parce qu'elle y demeure insensible. Elle lui préfère Consalve. C'est le constant refus de la jeune femme qui suscite en Alamir un attachement passionné: "... il trouva que l'indifférence qu'elle avait pour lui ne faisait qu'augmenter l'amour qu'il avait pour elle; ..." ¹³⁸ Mais cette fois c'est Alamir lui-même qui doit éprouver le tourment d'un amour sans récompense: "... quand il vit qu'il était désespéré du traitement qu'il en recevait sans cesser d'en être amoureux et sans croire qu'il pût cesser de l'être, il sentit une douleur qui ne se peut représenter." ¹³⁹ La résistance et les rigueurs que Zaïde oppose à Alamir sont précisément ce qui le retient. Il se rend compte lui-même de l'ironie tragique de sa situation:

... l'amour n'a jamais eu de pouvoir sur moi d'autant que j'ai voulu en donner; ... et il faut que, par la seule personne du monde en qui j'aie trouvé de la résistance, il me domine avec un empire si absolu qu'il ne me reste aucun pouvoir de me dégager. Je n'ai pu aimer toutes celles qui m'ont aimé; Zaïde me méprise et je l'adore. 140

Victime de l'amour-passion qui le déchire, Alamir finit par mourir de langueur, autant du chagrin qui lui causent les

¹³⁷ Sarlet (Article 2), op.cit., p. 291.

¹³⁸ Zaïde, p. 199.

¹³⁹ Ibid.

¹⁴⁰ Ibid.

rigueurs de Zaïde que des blessures qu'il reçoit dans son combat avec Consalve.

CONSALVE

De tous les dix personnages masculins qui jouent le rôle de l'amant, ce n'est que Consalve qui réussit à conquérir le coeur de sa dame et qui finit par trouver un bonheur éternel dans l'amour. De ce groupe, Consalve joue sans doute le rôle le plus important. Non seulement il figure l'amant parfait selon les traditions française et hispano-mauresque (il se soumet aux deux grandes lois de la chevalerie: le souci de l'honneur et le culte mystique de la femme), mais encore l'analyse de son amour pour Zaïde exemplifie la conception amoureuse de Mme de Lafayette, celle de l'inclination: "(. . .) what is most significant about the characterization of Consalve is the portrayal of his love, its beginnings, its evolution and its moments of self-consciousness."¹⁴¹

L'histoire amoureuse de Consalve comporte deux épisodes--le premier avec Nugna Bella, le second avec Zaïde. Consalve se présente d'abord comme un jeune garçon raisonnable, qui ne se croit capable d'aimer qu'une personne qu'il connaît assez pour l'estimer, "pour être assuré de trouver en elle de quoi le rendre heureux quand il en serait aimé."¹⁴²

¹⁴¹ Soeur Magdala Grisé, "Madame de Lafayette's presentation of love in Zaïde," The French Review, vol. 36, no. 4 (1963), p. 359.

¹⁴² Zaïde, p. 54.

Nugna Bella, pour qui Consalve a avoué un certain penchant, suscite bientôt l'estime de celui-ci, après que les soins du prince don Garcie pour favoriser leurs entrevues lui ont permis de la bien connaître. Il en devient amoureux et il vit avec elle en parfait accord. Toutefois, bien qu'il ne soit pas à proprement parler jaloux, Consalve se plaint parfois du caractère très ambitieux de Nugna Bella:

... son inclination naturelle la portait sans doute, plus à l'ambition qu'à l'amour ... Pour moi, qui n'étais rempli que de ma passion, je connus avec douleur que Nugna Bella était capable d'avoir d'autres pensées 143

... et quelquefois je m'en retournais désespéré de la voir si occupée des commissions que la reine lui donnait. 144

Des retournements de fortunes amènent la disgrâce de la famille de Consalve au profit de celle de don Ramire. En voilà assez pour détourner insensiblement Nugna Bella de Consalve, occasion que saisit don Ramire¹⁴⁵ pour conquérir l'ambitieuse.

¹⁴³Ibid., p. 58.

¹⁴⁴Ibid., p. 60.

¹⁴⁵Don Ramire met ainsi en pratique sa théorie de l'amour qu'il expose lors d'une conversation avec Consalve et le prince don Garcie: "je trouverais plus de plaisir à me rendre maître d'un coeur qui serait défendu par une passion que d'en toucher un qui n'aurait jamais été touché; ce me serait une double victoire et je serais aussi bien plus persuadé de la véritable inclination qu'on aurait pour moi, si je l'avais vu naître dans le plus fort de l'attachement qu'on aurait pour un autre; enfin ma gloire et mon amour se trouveraient satisfaits d'avoir ôté une maîtresse à un rival." (p. 54). Lorsque les circonstances détournent Nugna Bella de Consalve, et que cette ambitieuse laisse entrevoir quelque espoir à don Ramire, le plaisir est grand pour celui-ci: "il trouvait des charmes à entreprendre de se rendre maître d'un coeur que je ne possédais plus si entièrement qu'il ne put concevoir de l'espérance, mais que je possédais encore assez pour trouver de la gloire à m'en chasser." (p. 72).

Les perfides jugent qu'il faut cacher leur entente à Consalve. Nugna Bella continue, avec l'assentiment de don Ramire, à vivre avec Consalve comme auparavant. Mais dans ces conditions, don

Consalve perçoit bientôt en elle un changement, une certaine froideur, et il s'en plaint. Par convenance et par politique aussi, ses amis dissimulent très habilement la vérité à Consalve. Enfin, celui-ci est éloigné de la cour, et ce n'est qu'à la veille de quitter la ville de Léon qu'un incident lui dévoile la tromperie de Nugna Bella et le véritable complot dont il a été la victime.

En raison de cette cruelle expérience, Consalve résout de ne jamais plus aimer. Mais un peu plus tard, il se trouve dans la situation même qu'il avait d'abord tenue pour irrecevable: il tombe amoureux d'une belle étrangère nommée Zaïde qu'il trouve à demi-morte sur une plage et dont il ne peut rien connaître puisqu'il ignore même sa langue. Son inclination pour elle reste inconsciente jusqu'à ce que sa jalousie éclate et lui révèle son amour:

Zaïde ... regardait toujours la mer avec des actions qui firent penser à Consalve qu'elle regrettait quelqu'un qui avait fait naufrage avec elle. Il l'avait déjà vue pleurer au même lieu; mais comme elle n'avait rien fait qui lui pût marquer le sujet de son affliction, il avait cru qu'elle pleurait seulement de se trouver si éloignée de son pays; il s'imagina alors que les larmes qu'il lui voyait verser étaient pour un amant qui avait péri; que c'était peut-être pour le suivre qu'elle s'était exposée au péril de la mer; et, enfin, il crut savoir, comme s'il l'eût appris d'elle-même, que l'amour était la cause de ses pleurs. 146

Ramire n'échappe pas aux tourments de la jalousie. Nugna Bella "regardait Consalve avec les mêmes yeux, elle lui disait les mêmes paroles, elle lui écrivait les mêmes choses: qui pouvait l'assurer que ce n'était plus avec les mêmes sentiments?" (p. 75).

Don Ramire n'obtient son repos que par l'éloignement de Consalve (p. 76); il travaille donc, comme sa maîtresse, à la disgrâce définitive de celui-ci, qu'il fait chasser de la cour.

¹⁴⁶Zaïde, p. 48.

Consalve n'a jamais éprouvé un tel sentiment, pas même pour Nugna Bella. Il bouleverse tout son être:

Il avait été amoureux, mais il n'avait jamais été jaloux. Cette passion, qui lui était inconnue, se fit sentir en lui, pour la première fois, avec tant de violence qu'il crut être frappé de quelque douleur que les autres hommes ne connaissent point. Il avait, ce lui semblait, éprouvé tous les maux de la vie; et cependant il sentait quelque chose de plus cruel que tout ce qu'il avait éprouvé. 147

Dès ce moment, et c'est ce qui fait tout l'intérêt de cette longue histoire, Consalve est persuadé que Zaïde aime soit un mort, soit un vivant, et toujours il interprète en ce sens toutes les actions de la jeune fille si anodines qu'elles soient. Mme de Lafayette nous offre ici "une remarquable étude de la propension de certains jaloux à s'enfermer dans un monde imaginaire et à incorporer dans celui-ci, au moyen d'une interprétation tendancieuse, toutes sortes de faits, qui, s'ils étaient objectivement vécus, n'y trouveraient pas place."¹⁴⁸ Dès le début, la romancière marque également combien le jaloux est convaincu de ce qu'il imagine à partir d'indices fort minces: "... il crut savoir, comme s'il l'eut appris d'elle-même, que l'amour était la cause de ses pleurs."¹⁴⁹ La pensée que Zaïde pleure un amant revient sans cesse dans l'esprit de Consalve et le torture tout le temps que Zaïde et Félimé demeurent chez Alphonse. Un jour, il croit apprendre que Zaïde fait observer à Félimé une ressemblance entre lui-

¹⁴⁷ Ibid.

¹⁴⁸ Sarlet (Article 2), op.cit., p. 287.

¹⁴⁹ Zaïde, p. 48.

même et une personne qu'elle connaît. Aussitôt, il en déduit qu'il ressemble à l'amant de Zaïde. Cette idée lui gâte désormais tout le plaisir qu'il a parfois d'être regardé avec beaucoup d'amitié par Zaïde:

Il crut voir que Zaïde ne le haïssait pas et il en ressentit une joie extraordinaire; mais cette joie ne lui dura pas longtemps; il s'imagina qu'il ne devait qu'à la ressemblance de son rival le penchant qu'elle avait pour lui; il pensa qu'après avoir perdu un homme qu'elle avait fort aimé, elle avait des dispositions favorables pour un autre qui lui ressemblait. 150

Ainsi, Consalve n'a point d'espoir d'être aimé; c'est la jalousie qui l'emporte sur cet espoir. Alphonse, juge plus objectif, décèle chez Zaïde tous les signes qui trahissent son amour pour Consalve:

Parce que Zaïde rougit lorsque vous la surprenez en écrivant, vous croyez qu'elle écrit à votre rival; et moi je crois qu'elle vous aime assez pour rougir toutes les fois qu'elle sera surprise de vous voir auprès d'elle ... Alphonse lui dit encore tant de raisons, pour lui persuader que son inquiétude était mal fondée, qu'enfin il le rassura en quelque sorte; (...) 151

Toutes les péripéties du récit, pratiquement jusqu'à la fin, révèlent l'obstination de Consalve à se persuader, malgré bien des indices favorables, qu'il n'est pas aimé et qu'il a un rival. Par exemple, en son absence, Zaïde et Félimé son emmenées par des inconnus--le père de Zaïde et sa suite. Personne n'a pu voir ces hommes d'assez près pour juger si l'un d'eux ressemble à Consalve, mais des femmes ont vu Zaïde en embrasser un: en voilà assez pour donner à Consalve une preuve nouvelle de son amour:

¹⁵⁰Ibid., pp. 96-97.

¹⁵¹Ibid., p. 99.

Je perds Zaïde, dit-il, et je la perds dans le moment que je pouvais m'en faire entendre [il a appris le grec]; je la perds, Alphonse, et c'est son amant qui m'enlève: il est aisé de juger par le rapport de ces femmes. La fortune ne m'a pas voulu laisser ignorer la seule chose qui me pouvait augmenter la douleur de perdre Zaïde. Je l'ai donc perdue pour jamais, et elle est entre les mains d'un rival, et d'un rival aimé! C'était à lui sans doute qu'elle écrivait cette lettre que je surpris et c'était pour lui apprendre le lieu où il devait la trouver. C'en est trop! 152

C'est l'incertitude des sentiments de Zaïde qui rend la situation intolérable pour Consalve:

Si je savais au moins si je lui ai plu ou si je lui ai été indifférent, mon malheur ne serait pas si insupportable et je saurais à quelle sorte de douleur je me dois abandonner. Mais si j'ai plu à Zaïde; puis-je penser à l'oublier et ne dois-je pas passer ma vie à courir toutes les parties du monde pour la trouver? Que si elle en aime un autre, ne dois-je pas faire tous mes efforts pour ne m'en souvenir jamais? 153

La douleur et surtout l'inquiétude que sent Consalve de la perte de Zaïde augmentent à tel point qu'il résout de quitter Alphonse pour se mettre à la poursuite de la jeune femme.

Tandis qu'il est à Tortose, Consalve surprend une conversation entre deux femmes dont l'une, qui lui paraît avoir la voix de Zaïde, parle de son inclination pour un jeune homme qu'elle ne nomme pas. Mais ces femmes sont dans un jardin, et un mur empêche Consalve de les voir. Comme elles parlent l'espagnol--que Zaïde et Félimé ont appris entre temps--Consalve écarte l'hypothèse que ce soit effectivement Zaïde qu'il ait entendu. Le lendemain, à un endroit tout proche de ce jardin, Consalve aperçoit Zaïde dans un bateau voguant sur la rivière. Convaincu alors que c'était bien

¹⁵²Ibid., p. 102.

¹⁵³Ibid., p. 103.

Zaïde qu'il avait entendu parler la veille de ses sentiments amoureux, Consalve en déduit encore que sa bien-aimée a un amant. Mais il s'abandonne à la joie d'avoir retrouvé Zaïde: "... sans penser davantage s'il était aimé ou s'il ne l'était pas, il pensa seulement au plaisir qu'il allait voir d'être encore regardé par ses beaux yeux."¹⁵⁴ Mais encore une fois le destin l'arrache de lui et les circonstances les plus compliquées et les plus invraisemblables les tiennent séparés. Enfin, par les hasards de la guerre, Consalve retrouve Zaïde. Malgré de nouvelles preuves de l'amour de Zaïde, Consalve s'entête dans son erreur. Il apprend qu'un certain Alamir, prince de Tharse, est éperdument amoureux de Zaïde et la cherche aussi:

Les paroles de don Olmond donnèrent un coup mortel à Consalve; il y trouva la confirmation de ses soupçons et il vit en un moment que tout ce qu'il s'était imaginé était véritable. L'espérance de s'être trompé, dont il s'était flatté tant de fois, l'abandonna entièrement et la joie que lui avait donnée la conversation qu'il venait d'avoir avec Zaïde ne serait qu'à augmenter sa douleur. Il ne doute plus que les larmes qu'elle avait répandues chez Alphonse ne fussent pour Alamir, que ce ne fût à lui à qui il ressemblait et que ce ne fût par lui qu'elle eût été enlevée des côtes de la Catalogne. 155

N'ayant rien à espérer que la confirmation de son malheur, il résout de trouver Alamir et de se venger dans le combat. Parvenu au paroxysme de la jalousie, il n'envisage d'autre issue que la suppression de son rival.

Un jour, Consalve voit au loin deux Maures lâchement attaqués par des soldats espagnols. Il envoie aussitôt un officier pour mettre fin au combat pour donner libre passage

¹⁵⁴Ibid., p. 131.

¹⁵⁵Ibid., p. 148.

aux Arabes. L'officier rapporte à Consalve les remerciements d'Alamir--Alamir qui aime Zaïde et qui traversait le camp des Espagnols pour aller la retrouver! Consalve devient furieux de se voir ainsi frustré du plaisir de la vengeance. Il se croit même nargué: "... ce n'est que pour insulter à mon malheur qu'il a voulu que je susse qu'il était Alamir."¹⁵⁶ Il prend à ce moment la résolution de se dérober à l'armée et de s'en aller à Talavéra où se trouve Zaïde pour "ôter la vie à son rival ou de mourir aux yeux de cette princesse."¹⁵⁷ Les circonstances ne permet pas à Consalve d'exécuter ce projet, mais le combat à mort n'est retardé que de peu. Au cours d'un déplacement, Consalve rencontre un cavalier arabe (Alamir), de fort bonne mine; celui-ci en apprenant que Consalve est proche de lui, s'avance pour connaître le prince espagnol qui jouit d'une si grande réputation. Il est alors comme frappé de stupeur en reconnaissant Consalve pour le modèle d'un portrait que le père de Zaïde possède, et dont un astrologue égyptien a prédit qu'il était celui de l'homme destiné à Zaïde. Alamir fond sur Consalve en s'écriant: "Alamir ne doit pas laisser vivre celui à qui Zaïde est destinée ou celui à qui elle se destine elle-même."¹⁵⁸ Consalve est, à son tour, "frappé d'une surprise extraordinaire en entendant les noms de Zaïde et d'Alamir, et en jugeant qu'il a devant lui ce redoutable rival qu'il allait chercher avec tant de haine et de désir de vengeance."¹⁵⁹ C'est en échangeant ces mots qu'ils commencent

¹⁵⁶Ibid., p. 152.

¹⁵⁸Ibid., p. 153.

¹⁵⁷Ibid.

¹⁵⁹Ibid.

à combattre:

Je ne sais si Zaïde m'est destinée; mais si vous êtes le prince de Tharse, comme vous me donnez lieu de croire, n'espérez pas d'en être possesseur que par ma mort. Vous ne le serez aussi que par la mienne, répliqua Alamir; et je ne vois que trop, par vos paroles, que vous êtes celui qui cause mon infortune. 160

Consalve sort vainqueur de ce duel en blessant mortellement Alamir.

Il faut attendre la fin du récit détaillé que Félimé fait de sa vie et de celle de Zaïde à don Olmond, l'ami de Consalve, pour voir celui-ci renoncer à ses chimères et se sentir assuré des sentiments de Zaïde:

Apprendre qu'il était aimé de Zaïde, trouver des marques de tendresse dans tout ce qu'il avait jugé des marques d'indifférence, c'était un excès de bonheur qui l'emportait hors de lui-même et qui lui faisait goûter dans un moment tous les plaisirs que les autres amants ne goûtent qu'interrompus et séparés. 161

Il faut mentionner que Mme de Lafayette ait fait beaucoup d'emprunts aux traditions romanesques antérieures pour esquisser son portrait de Consalve. Par exemple, la soumission de Consalve à Zaïde procède de la tradition chevaleresque:

L'amant doit "soupirer", servir sa dame; il lui fait une cour discrète pour ne pas l'offenser. La supériorité de la femme est affirmé dans le domaine de l'amour, aussi le chevalier doit-il se rendre digne d'elle par sa valeur, ses exploits et son obéissance: le service d'amour est donc fait de souffrance, elle-même partie intégrante d'une jouissance extraordinaire. 162

¹⁶⁰ Ibid., pp. 153-154.

¹⁶¹ Ibid., p. 219.

¹⁶² Christiane Achour, "Tradition française et influence hispano-mauresque dans Zaïde de Mme de Lafayette," Cahiers algériens de littérature comparée, no. 2 (1967), p. 42.

Tous ces traits sont illustrés par les actions de Consalve.

Parfois Mme de Lafayette mêle la tradition chevaleresque et la tradition courtoise dans le portrait de son héros. Pour décrire le Consalve guerrier, elle se souvient des héros chevaleresques qui combattent avec fougue pour l'amour de leurs dames, mais aussi pour conserver l'estime d'eux-mêmes. Les héros de la tradition courtoise, plus soucieux de leurs sentiments, oublient plus souvent les exploits guerriers pour ne penser qu'à leur amour. Consalve hérite des deux traditions, puisqu'il ne combat que par désespoir amoureux.

On retrouve dans Zaïde, certains thèmes de l'amour pastoral. Consalve est le beau ténébreux qui fuit des hommes, rêve dans les lieux déserts et qui nourrit sa tristesse par le souvenir insistant de ses malheurs. Il passe la plupart de son temps à examiner son amour et à analyser l'état de son coeur.

Il y a enfin un assez grand nombre d'emprunts à la préciosité. Un cas de conscience se pose dans Zaïde, ou du moins un problème de casuistique amoureuse propre à ravir les Précieuses. C'est le débat qui ouvre l'histoire de Consalve et qui rappelle une conversation de la Clélie de Mlle de Scudéry (Clélie, t.I, p. 196). Il se porte sur les commencements d'un véritable amour: est-il soudain? ou doit-il être précédé de relations d'estime et d'admiration? En d'autres termes, faut-il, pour bien aimer, connaître ce qu'on aime? Consalve soutient devant don Garcie et don Ramire, l'opinion

de l'Hôtel de Rambouillet sur l'amour, qui pense qu'il ne peut y avoir d'amour sans admiration, pour admirer il faut connaître. La démonstration que fait Mme de Lafayette à travers le portrait de Consalve, conduit au renversement des positions de Mlle de Scudéry: l'amour est irrationnel, connaître et aimer ne sont en aucune manière synonymes. Consalve est réfuté par sa propre expérience:

Ah! don Garcie, vous aviez raison; il n'y a de passions que celles qui nous frappent d'abord et qui nous surprennent; les autres ne sont que des liaisons où nous portons volontairement notre coeur. Les véritables inclinations nous l'arrachent malgré nous et l'amour que j'ai pour Zaïde est un torrent qui m'entraîne sans me laisser un moment le pouvoir d'y résister. 163

¹⁶³Zaïde, p. 88.

CONCLUSION

L'étude de tous les personnages masculins que nous avons entreprise reflète ouvertement un pessimisme moral et personnel chez Madame de Lafayette quant à sa conception de l'homme, de l'amour et du mariage. Notre étude qui comprend une variété de situations conjugales et de liaisons clandestines pour examiner les divers aspects de la nature humaine de l'homme face à la femme et face aux complexités de l'amour, souligne pour la plupart, l'infidélité des hommes et la fugacité de leur amour. Bien que quelques-uns de ces personnages--Clèves, Chabanes et Sancerre--montrent une vraie qualité de fidélité dans l'amour, cette fidélité est principalement sans récompense. Parmi tous les personnages masculins que nous présente Mme de Lafayette dans son oeuvre romanesque, ce n'est que don Garcie (mari) et Consalve (amant) qui trouvent du bonheur dans l'amour. Même si notre romancière prend pitié de quelques-uns d'entre eux, il semble qu'ils restent toujours coupables à ses yeux. Pourquoi?

Le spectacle du monde où elle vivait aurait suffi à renforcer le pessimisme de Mme de Lafayette. Comment en serait-on autrement dans une cour où chacun ne livrait aux autres que des façades conventionnelles et où l'on avait été éduqué pour dissimuler la sincérité de ses sentiments: "Si vous jugez sur les apparences en ce lieu-ci, dit Madame de

Chartres à sa fille, vous serez toujours trompée: ce qui paraît n'est presque jamais ce qui est."¹ C'est dans un tel milieu que s'est développée l'intelligence pénétrante de Madame de Lafayette, un milieu où les mille petites intrigues, la galanterie et la libertinage, que témoigne bien L'Histoire de Madame Henriette d'Angleterre, occupaient une place démesurée. Les désordres de l'amour dont parle Mme de Lafayette au début de La Princesse de Montpensier sont ceux dont elle avait été le témoin à la cour de Louis XIV: "Derrière une façade brillante, que d'existences brisées, que de destins malheureux, que d'amours sublimes qui finissent dans l'inconstance ou dans la solitude d'un couvent!"² Cet amour qu'attaque Mme de Lafayette est celui dont elle a pu observer autour d'elle les ravages, le seul qu'il lui soit permis d'imaginer. Ce monde de la cour représentait à Mme de Lafayette "la fragilité de la passion, l'infidélité de l'homme, les affres de la jalousie et la barbarie de l'amour."³ Dans son oeuvre romanesque, Mme de Lafayette se méfie continuellement de l'amour et du mariage. Pour elle, l'amour n'est que démence et confusion, surtout pour la femme. Rappelons-nous ce qu'était le mariage dans sa société--des affaires d'intérêt ou d'ambition, où l'amour ne pouvait avoir sa part que par un

¹La Princesse de Clèves, p. 265.

²Bernard Pingaud, Madame de Lafayette par elle-même (Paris: Editions du Seuil, 1959), p. 63.

³René Lapointe, "La Princesse de Clèves par elle-même," Travaux de linguistique et de littérature, t. 4, no. 2 (1966), p. 54.

hasard miraculeux. Un homme marié pouvait bien conquérir et abandonner successivement plusieurs maîtresses, mais une femme, surtout si elle était mariée, perdit à ce jeu non seulement la considération, mais le repos. Mme de Lafayette dénonce même l'amour-passion, car, à ses yeux, aimer, c'est souffrir, c'est être jaloux. Chez Mme de Lafayette, le couple amour-jalousie est terrible. Nous le voyons toujours accompagné du thème de la mort, soit que le jaloux tende à supprimer le rival ou l'être aimé (Consalve, Alamir, Nemours), soit qu'il se détruise lui-même (Clèves, Chabanes, Sancerre). Comme chez Racine, l'amour y est "une tyrannie qui conduit les amants au malheur, au crime, même à la folie"⁴ et qui ne finit que par les détruire.

Peut-être faut-il voir dans cette attitude pessimiste de Mme de Lafayette envers l'amour et les hommes un souvenir de l'expérience plutôt fâcheuse qu'elle avait faite de son propre mariage. Agée de vingt et un ans, elle avait épousé en 1655 un homme de la vieille noblesse qui était presque deux fois plus âgé qu'elle. Mais comme Antoine Adam l'affirme, on chercherait vainement dans les romans des confidences de l'auteur:

Ne nous faisons pas d'illusions sur l'ignorance où nous restons de sa vie intime et de ses secrets. Nous sommes incapables de deviner pour quelles raisons, à la suite de quelles circonstances cette jeune fille moqueuse et hardie est devenue une femme mélancolique qui se méfie de l'amour et du bonheur. En 1653, elle

⁴Henry Gaillard de Champris, Les écrivains classiques (Paris: J. de Gigord, 1934), p. 384.

écrivait à Ménage: "Je suis si persuadée que l'amour est une chose incommode que j'ai de la joie que mes amis et moi en soyons exempts." Elle avait alors dix-neuf ans. Dix ans plus tard, elle en discutait encore avec Corbinelli et composait un "raisonnement contre l'amour." 5

On sait quelle amitié se forma vers 1665 entre La Rochefoucauld, l'auteur des Maximes et notre romancière:

Sans doute, elle fut l'amie très intime de La Rochefoucauld; mais elle approchait de la trentaine, c'est-à-dire de l'âge où l'on faisait alors "la retraite"; La Rochefoucauld avait passé cinquante ans. Les contemporains eux-mêmes et les plus cyniques, comme Bussy, n'ont jamais su s'il y avait eu entre eux autre chose qu'une de ces amitiés tendres où les précieuses voyaient la forme la plus haute mais la moins dramatique de l'amour. 6

Bien des critiques ont la conviction que cette relation était le fondement de la relation décrite entre Nemours et Mme de Clèves dans La Princesse de Clèves. Mais il n'est qu'une hypothèse.

Sans doute, le pessimisme foncier de Mme de Lafayette est le résultat des influences du moralisme de La Rochefoucauld (Maximes, 1665) et de Pascal (Pensées, 1670), qui est né dans la deuxième moitié de son époque. Bernard Pingaud explique fort bien cette probabilité:

L'amour dont Mme de La Fayette dénonce les ravages est un accident qui se produit au sein d'une société déterminée. Cette société a profondément changé depuis l'époque héroïque de la Fronde.

L'amour, lit-on dans l'Astrée, "ajoute de la perfection à nos âmes", et un personnage du Grand Cyrus déclare:

⁵ Antoine Adam, Histoire de la littérature française au XVII^e siècle. Vol. IV (Paris: Editions Domat, 1954), p. 190.

⁶ Daniel Mornet, Histoire de la littérature française classique (1660-1700) (Paris: Librairie Armand Colin, 1947), p. 315.

"Cette belle passion est la plus noble cause de toutes les actions héroïques." Certés, ni Corneille, ni Descartes, ni les romanciers précieux n'ignorent les faiblesses de l'amour, et combien l'accord peut être difficile entre une passion souvent portée à s'aveugler elle-même et une ambition qui se veut lucide, une vertu qui s'appuie sur la raison. Néanmoins le compromis leur paraît encore possible, et le roman de la première moitié du XVII^e siècle, dans la mesure où il fait de l'amour une conquête, une suite d'épreuves glorieuses couronnées par la récompense publique du mariage, est fondé sur ce postulat implicite. La société de cette époque est société ouverte, où tout est possible et où les ambitions se donnent libre cours, comme on le voit encore lors de la Fronde. Le mouvement du désir est plus important que l'objet désiré, le héros trouve dans un perpétuel dépassement de ses passions le moyen d'échapper à leur tyrannie.

Vingt ans plus tard, Pascal, La Rochefoucauld et les maîtres de Port Royal proposent à une société désormais installée, enfermée dans les barrières rigides de la monarchie, privée de ses rêves de gloire et condamnée à une oisiveté débilite, une idée foncièrement pessimiste de l'homme. Ce n'est pas un hasard si cette société voit surgir des moralistes et si la connaissance du coeur humain y fait des progrès surprenants, inséparables d'ailleurs de l'expérience mondaine (Les Maximes sont une oeuvre collective née dans un salon): réduite à se considérer elle-même, elle tourne vers soi un appétit de conquête et de découverte que l'intrigue ne suffit pas à apaiser. Elle s'amuse à faire son portrait et découvre alors que l'on ne peut se fier à rien, que les sentiments les plus nobles en déguisant d'autres qui le sont beaucoup moins, que la raison est faible, le coeur versatile, l'homme misérable, et que le héros cher aux Frondeurs n'est qu'une fiction hypocrite. Elle découvre même--et c'est le plus important--la fragilité de ses propres découvertes. "Il s'en faut bien que nous connaissions toutes nos volontés," dit La Rochefoucauld. "La dernière démarche de la raison est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent; elle n'est que faible se elle ne va pas jusqu'à connaître cela," dit Pascal.

Pascal, qu'elle admire, La Rochefoucauld, qu'elle voit tous les jours, sont précisément les maîtres à penser de Mme de La Fayette. Ces idées qui conduisent l'homme à se défier de lui-même et contrastent avec l'assurance de la morale aristocratique, elle les entend soutenir par ses meilleurs amis. 7

⁷Pingaud, op.cit., pp. 61-63.

La compilation de tous les quinze portraits que nous avons examinés, constitue une étude très frappants des divers côtés de la nature humaine de l'homme. Madame de Lafayette dépeint des hommes faibles, brutaux, perfides, ambitieux, jaloux, volages, egoïstes, orgueilleux, même humbles et fidèles! Dans cette galerie des personnages masculins, plusieurs d'entre eux représentent un portrait traditionnel de l'homme dans la littérature romanesque. Par exemple, le Don Juan, l'amant parfait (tradition chevaleresque et précieuse) et l'amant volage (tradition mauresque). Mais la manière de présentation de leurs portraits par Mme de Lafayette reflète une innovation dans la littérature romanesque française. Comparés aux portraits conventionnels, tous les personnages de Mme de Lafayette sont plus vivants, plus développés intérieurement. Les faiblesses et les sentiments qu'ils manifestent sont plus vrais, les émotions plus naturelles.

Mme de Lafayette ne voit pas ses personnages comme des êtres homogènes. La variété des portraits en fait la preuve. Chacun d'entre eux est un individu, un homme bien différent des autres par certains traits de caractère, par telle qualité ou tel défaut. Chacun a sa propre "raison d'être" dans l'ensemble de l'oeuvre. Qu'il occupe la place de toute première importance ou secondaire dans l'oeuvre romanesque de notre romancière, chacun de ses personnages joue un rôle spécifique qui contribue à la conception totale de Mme de Lafayette quant à l'homme.

BIBLIOGRAPHIE

A. L'OEUVRE DE MADAME DE LAFAYETTE

Lafayette, Madame de. Romans et Nouvelles. Textes revus sur les éditions originales avec des notes par Emile Magne. Chronologie, introduction et bibliographie par Alain Niderst. Paris: Editions Garnier Frères, 1970. [Note: Toute référence se rapportera à cette édition.]

_____. La Princesse de Clèves. Texte établi et présenté par Albert Cazes. Paris: Société Les Belles Lettres, 1961.

_____. La Princesse de Clèves, extraits, par Mme de Lafayette. Roman présenté par Yves Brunsvick et Paul Ginestien, accompagné d'une étude par Albert Camus. Bruxelles, Paris, Montreal: M. Didier, 1966.

_____. Histoire de Madame Henriette d'Angleterre, suivie de Mémoires de la Cour de France, pour les années 1688 et 1689. Introduction et notes de G. Sigaux. Paris: Mercure, 1965.

B. OUVRAGES CRITIQUES

Adam, Antoine. Histoire de la littérature française au XVII^e siècle. Vol. IV. Paris: Editions Domat, 1954.

_____. Romanciers du XVII^e siècle. Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1958.

Arland, Marcel. "Mme de Lafayette et La Princesse de Clèves." Les échanges. Paris: Gallimard, 1946.

- Davignon, Henri. De "La Princesse de Clèves" à "Thérèse Desqueyroux." Essais et Souvenirs. Bruxelles: Palais des Académies, 1963.
- Dédéyan, Charles. Madame de Lafayette. Paris: Société d'Édition d'Enseignement supérieur, 1956.
- Durry, Marie-Jeanne. Madame de Lafayette. Paris: Mercure de France, 1962.
- Gaillard de Champris, Henry. Les écrivains classiques. Paris: J. de Gigord, 1934.
- Haussonville, Gabriel. Madame de Lafayette. 2^e édition. Paris: Hachette, 1896.
- Kaps, Helen Karen. Moral perspective in "La Princesse de Clèves." Eugene, Oregon: University of Oregon Books, 1968.
- Lagarde, André, et Michard, Laurent. XVII^e Siècle. Paris: Les Editions Bordas, 1970.
- Lanson, Gustave. Histoire de la littérature française. Paris: Librairie Hachette, 1951.
- Lebois, André. XVII^e Siècle--Recherches et Portraits. Paris: Editions Denoël, 1966.
- Magendie, Maurice. L'Astrée d'Honoré d'Urfé. Paris: Société française d'Éditions littéraires et techniques, 1929.
- Magny, Claude-Edmonde. Histoire du roman français depuis 1918. Paris: Editions du Seuil, 1950.

Mornet, Daniel. Histoire de la littérature française classique (1660-1700). Paris: Librairie Armand Colin, 1947.

Pingaud, Bernard. Madame de Lafayette par elle-même. Paris: Editions du Seuil, 1959.

Valincour, Jean Baptiste Henri du Troussel de, 1653-1670. Lettres à Madame la Marquise sur le sujet de la Princesse de Clèves [par] Valincour. Introduction et notes d'Albert Cazes. Paris: Bossard, 1925.

C. ARTICLES

Achour, Christiane. "Tradition française et influence hispano-mauresque dans Zaïde de Mme de Lafayette." Cahiers algériens de littérature comparée, no. 2 (1967), 38-65.

De Jongh, William F. J. "La Rochefoucauld and La Princesse de Clèves." Symposium, vol. 13, no. 2 (Fall, 1959), 271-77.

Durry, Marie-Jeanne. "Madame de Lafayette." Mercure de France, no. 1166 (octobre, 1960), 193-217.

Fabre, Jean. "L'art de l'analyse dans La Princesse de Clèves." Publications de la Faculté des Lettres de Strasbourg, 105 (1946), 261-306.

Grisé, Soeur Magdala. "Madame de Lafayette's presentation of love in Zaïde." The French Review, vol. 36, no. 4 (1963), 359-64.

- Haig, Stirling. "La Comtesse de Tende: a singular heroine."
Romance Notes (Spring, 1968/69), 311-16.
- Judrin, Roger. "La Rochefoucauld et Madame de Lafayette."
La Nouvelle Revue française (juin, 1967), 1224-29.
- Kiesel, Frédéric. "Le roman d'analyse domaine français
[Mme de Lafayette]." Revue générale belge, a. 96, no. 8
(1960), 127-37.
- Lapointe, René. "La Princesse de Clèves par elle-même."
Travaux de linguistique et de littérature, t. 4, no. 2
(1966), 51-58.
- Pingaud, Bernard. "L'analyse de La Princesse de Clèves à
Dominique." Les Lettres Nouvelles, a. 7, no. 68 (1959),
247-55.
- Sarlet, Claudette. "La description des personnages dans
La Princesse de Clèves." XVII^e siècle, 3^e trimestre,
no. 44 (1960), 186-200.
- _____. "Les jaloux et la jalousie dans l'oeuvre
romanesque de Mme de Lafayette." Revue des Sciences
Humains (juillet-septembre, 1964), 279-309.
- Scott, J. W. "Criticism and La Comtesse de Tende." Modern
Language Review (January, 1955), 15-24.
- Van Rutten, Pierre. "La Princesse de Clèves ou la peur de
l'amour." Revue générale belge, 104, 5 (mai, 1968),
27-42.
- Weightman, John. "The novelist as innovator. I. Mme de
Lafayette." The Listener, 75 (3rd March, 1966), 305-7.

Zumthor, Paul. "Le sens de l'amour et du mariage dans la conception classique de l'homme (Mme de Lafayette)."
Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen, Bd. 181 (1942), 97-109.